

Donatien Moisdon

Vieille Tortue

CHAPITRE UN

La Fenouillère 1983

L'amant idéal, pour la plupart des femmes, est paraît-il, un grand brun. Paulin Lambert était un grand blond. Il avait un beau visage d'empereur romain, des cheveux bouclés, presque frisés, coupés très courts, et un fin collier de barbe. Si l'on ajoute un corps musclé, sans une trace de graisse, c'était vraiment un magnifique spécimen de guerrier antique. Malheureusement, il

le savait et arborait facilement au coin des lèvres un petit sourire méprisant. Comme beaucoup d'autres, il avait une double personnalité : arrogant en public ; plus simple, presque timide et moins bavard quand on était seul avec lui. Je dis "on" car ce n'est pas seulement avec moi qu'il était aussi changeant.

Paulin était impatient et frustré. Après son Bac, qu'il avait obtenu de justesse, il aurait voulu être pilote dans l'Armée de l'Air mais s'était fait recalier au concours d'entrée à Salon-de-Provence. Même chose dans l'Aéronavale. Par dépit, il s'était ensuite présenté à

Saint-Cyr sans plus de succès. Quand vint le temps de faire son service militaire, il se retrouva gratte-papier dans la Marine Nationale et passa tout son temps dans des bureaux à Toulon. Il ne mit jamais les pieds sur le pont d'un navire ou dans un avion ou un hélicoptère. En sortant, il se tourna vers l'École des Douanes où, bien sûr, on essaya de lui donner une formation de... douanier. Simple douanier pour commencer, naturellement. Il insistait sur le mot *simple* quand il décrivait ce qu'il considérait comme une insulte. Il donna sa démission car, disait-il, les possibilités d'avancement étaient trop

limitées. La vérité c'est que, pour employer une expression plus vigoureuse, il avait été *foutu à la porte*. Il ne se rendait jamais compte à quel point son attitude de monsieur je-sais-tout l'avait desservi. Les instructeurs n'aiment pas tellement les petits coqs arrogants qui se croient meilleurs que tout le monde. Il finit par aller travailler pour son père.

J'ai bien connu les parents de Paulin, et cela m'a aidé à comprendre certaines choses. Ils étaient obsédés par les centimes. Se fâchant avec leurs fournisseurs, revenant sur la parole donnée, ils essayaient toujours de tirer

à eux le moindre centimètre carré de couverture. Pire : ils adoraient monter les gens les uns contre les autres, un passe-temps qui leur retombait souvent sur le nez, mais c'était pour eux comme une drogue, une habitude dont ils n'arrivaient pas à se défaire. Ils n'avaient, d'ailleurs, aucune envie d'en changer. Débiter les pires calomnies ne les effrayait pas. Cela faisait partie de leur pain quotidien.

Petit, dur et musclé, André, le père de Paulin, ressemblait, démarche souple, sourire éclatant, à une sorte de prêtre missionnaire en civil. On lui faisait immédiatement confiance. Il mentait

avec un naturel et un aplomb extraordinaire, commençait un nombre impressionnant de phrases par “Moi, je...” et, sous des dehors enjoués, méprisait cordialement 99% de l’humanité. C’était un maquignon à l’esprit vif, très habile à se défendre de toute accusation. Ayant perfectionné l’art de faire dévier la conversation, puis de contre-attaquer, il arrivait souvent à retourner la situation à son avantage, même s’il était confronté à ses mensonges. Paulin avait hérité de son père la certitude d’avoir toujours raison, mais il lui manquait la rapidité

d'esprit et la gentillesse enjôleuse de l'authentique aigrefin.

André Lambert, s'était improvisé paysagiste et avait appris le métier – et l'apprenait encore – sur le tas sans jamais admettre ses erreurs, bien entendu. Il employait donc ce fils qui, peu de temps auparavant, s'était imaginé pilote, ou du moins officier.

Ils n'étaient pas avarés de leurs efforts, ces deux-là, et je les avais souvent vus, l'un et l'autre, abattant de longues journées de travail dans des conditions parfois pénibles de froid, de pluie ou de vent (ou des trois à la fois).

J'admirais sans réserve leur ténacité, leur volonté de fer. Rentré chez lui le soir, André dînait vers vingt heures puis s'installait devant la télévision et s'endormait immédiatement. Plus résistant, Paulin, après sa douche, venait me chercher deux fois par semaine et m'emmenait dans la grande caravane que les Lambert père et fils avaient aménagée en bureau mobile. Il y avait un canapé qui se déployait en une sorte de lit. Là, nous passions une partie de la nuit. J'étais vierge lors de notre première rencontre. Paulin fut très patient.

Trop contente d'avoir su plaire à un bel homme, je ne désirais plus ni rien ni personne d'autre... mais jamais il ne fut question de mariage entre nous. Ce qui m'ennuyait un peu c'est qu'avec lui je ne mouillais jamais. Je restais sèche, et comme j'étais – et suis encore – très étroite, nous devons toujours appliquer cette vaseline liquide que l'on met sur les bébés. Cela m'intriguait d'autant plus que, lors de mes fréquentes séances de masturbation, la cyprine ne me faisait jamais défaut.

Paulin avait une passion : l'écoute électronique. Au lieu de s'acharner à

rentrer dans les forces armées, il aurait dû peut-être tenter sa chance auprès des Renseignements Généraux ou de la DST. De même que certains dépensent une fortune pour collectionner des soldats de plomb ou construire des chemins de fer miniature, Paulin *investissait* (mais je voyais mal où pouvaient se trouver les retombées de cet investissement) dans toutes sortes d'appareils d'enregistrement et d'écoute. Au lycée, il avait *buggué*, comme il disait, le bureau du Principal et la salle des profs. Il admettait volontiers n'en avoir retiré aucune révélation fracassante mais le frisson

qu'il éprouvait résidait beaucoup plus dans l'action d'écouter que dans le contenu des conversations. Il s'était également offert une sorte de micro spécial, allongé comme le canon d'un fusil, et recouvert de poils. Le soir, il descendait la vitre de sa voiture, pointait le fusil et pénétrait ainsi dans l'intimité d'une maison ou d'un appartement. Il enregistrait tout cela et m'en faisait écouter des passages. J'eus droit à la crise de nerfs d'une jeune femme dont le chien avait pissé sur le paillason, les grommellements en aparté d'un homme qui se demandait comment il allait trouver l'argent pour

faire réparer le toit de sa maison, et les instructions laconiques d'une vieille dame envers sa fille, venue l'aider à faire le ménage. Je ne savais comment réagir à ces enregistrements. Paulin était tellement orgueilleux que mes critiques l'auraient blessé ; mon rire encore plus. Je montrais un certain intérêt pour ce passe-temps insolite mais sans trop d'enthousiasme. Sentir que j'admirais son habileté lui suffisait.

Il y avait pourtant une chose qui m'amusait vraiment. Voyant ma réaction, Paulin en usait et en abusait : c'était le mélange des conversations pour faire dire aux gens les plus

énormes sottises. Quelques mots, ou même simplement quelques syllabes savamment sélectionnées, étaient réenregistrés hors contexte.

Exemple : “Il pleut comme vache qui pisse ces jours-ci.” “Ouais, on attend un autobus pendant une demi-heure et il en arrive trois à la suite.” Cela devenait : “Il pleut comme dans un autobus ces jours-ci.” “Tu parles ! On attend une vache qui pisse pendant une demi-heure et il en arrive trois !” À ma grande surprise, ma mère se tordait de rire quand Paulin lui faisait écouter des trucs de ce genre. L'exemple que je cite est d'ailleurs fort élémentaire.

Paulin se débrouillait pour altérer des textes entiers : discours de candidats lors des élections, déclarations de sportifs essouffés après une étape du Tour de France ou diatribes d'une voisine se querellant avec son mari.

CHAPITRE DEUX

Nantes 1993

Vingt ans de routine, vingt ans d'acceptation, vingt ans sans se poser de questions à l'atelier de couture. Je me répétais qu'au moins j'avais du travail quand d'autres n'en avaient pas, avec un mois de congés payés et même un plan de pension. Mais surtout, les dix dernières années, j'avais, selon

l'expression consacrée, “trouvé quelqu'un”. Ce quelqu'un ne voulait pas m'épouser. Je n'avais pas non plus envie de l'épouser, mais il faut dire qu'une liaison de dix ans, ce n'est pas quand même pas banal, surtout lorsque la *fille* a trente-huit ans et habite toujours chez sa mère, et que le *garçon* en a quarante et habite toujours chez ses parents.

La plupart de mes copines étaient mariées mais bien peu d'entre elles connaissaient le bonheur. C'est peut-être cela qui me poussait à me contenter de mon sort. D'autres “cherchaient quelqu'un” avec un

sentiment qui ressemblait à de la panique assaisonnée d'hystérie. Rhonda, à trente-deux ans, désespérait d'autant plus de "trouver quelqu'un" qu'elle était amoureuse d'un garçon de vingt-six ans qui n'avait pas la moindre intention de l'épouser. La mort dans l'âme, elle rompit avec lui afin de se consacrer à la recherche de l'homme idéal. Claudie, toujours vierge à vingt-cinq ans, avait une peur malade de la vie. Annick aimait coucher avec des hommes mais ne leur faisait jamais confiance. Au bout de quelques rendez-vous, elle rompait, invoquant le plus futile des prétextes... Alice et

Roseline, qui partageaient un appartement, avaient trouvé dans leur homosexualité un apaisement qui ressemblait fort à du bonheur. J'étais entourée de "cas", comme on dit mais ne représentent-ils pas la norme, en fin de compte ? Ces jeunes femmes, fort sympathiques au demeurant, se jugeaient sévèrement elles-mêmes, se croyant beaucoup plus "tordues" qu'elles ne l'étaient.

Elles enviaient la liaison stable, sans histoires, sans disputes mais également sans dimension, sans poésie, qui se perpétuait entre Paulin et moi. La dimension, la poésie, à quel moment

décide-t-on de ne plus les attendre (en admettant qu'on les ait jamais attendues) ? Être vue au bras d'un beau mâle, ne plus regarder la télévision toute seule et se faire pénétrer, deux fois par semaine dans la position du missionnaire, voilà ce qu'était devenue l'image du bonheur. Pour le reste, on s'en remettait aux romans à l'eau de rose.

À trente-huit ans, je n'étais guère différente de ce que j'avais été dix ou vingt ans plus tôt. Un visage ingrat, cela vous vieillit une adolescente. Cependant, au fur et à mesure que les années passent, ce visage, lui, vieillit

très peu, et les gens finissent par dire : “Elle n’est pas mal pour son âge”. En fait, je ne m’étais jamais sentie moins ordinaire. J’ai failli dire “moins laide” mais ce serait faux car, de nos jours, je suis intimement convaincue que je ne suis pas et que je n’ai jamais été laide. Avec un peu plus de confiance en moi, j’aurais pu, à l’époque, me trouver presque belle.

CHAPITRE TROIS

Nantes 1993

Je me souviens de SA première visite. J'étais debout sur une table de travail et paradais dans un amour de bikini jaune/vert, sauf qu'il était un peu vague au niveau des fesses. Il fallait le rattraper. Mes collègues s'approchaient, s'éloignaient, revenaient. On pinçait le tissu et on le secouait légèrement, puis des doigts s'inséraient dans l'élastique pour le

tirer vers l'avant, vers l'arrière ou sur les côtés. On discutait ferme. Cyrille, le patron, debout contre le chambranle de la porte, ne voyait, comme d'habitude, que le vêtement. Près de lui se tenait un petit homme rondouillard, dans la bonne soixantaine semblait-il. Sa grosse tête chauve, aux yeux légèrement globuleux, était penchée sur le côté. Ses lèvres charnues remuaient en chuchotant quelque chose à l'intention de Cyrille. Son habit gris souris était de belle coupe et de beau tissu. Ses chaussures brunes, impeccablement cirées, reflétaient les

lampes de travail des machines à coudre. Il s'appuyait sur une canne et, quand il se déplaça, on s'aperçut qu'il avait une jambe plus courte que l'autre. Il en imposait pourtant, et on n'avait absolument pas envie de se moquer de lui. Dans les jours qui suivirent, il revint plusieurs fois.

“Cyrille, c'est qui, ce type ?”
demandaient les filles.

“Un gros acheteur.”

“Ça, pour être gros, il est gros !”

Il s'appelait Laurent Debouvier.
“Monsieur Debouvier” pour nous,

bien entendu, car Cyrille ne
mentionna jamais son prénom.

CHAPITRE QUATRE

La Fenouillère 1993

J'aime jardiner. Enfin non, je n'aime pas jardiner mais j'aime me dépenser physiquement dans un jardin à condition que l'on me dise quoi faire. J'admire les gens qui passent délicatement la main sous les feuilles d'une plante et murmurent en amoureux : "Ah, oui !" (suit alors un double nom latin d'un kilomètre de

long) “Il lui faut de l’ombre à celle-là mais pas trop d’humidité. Elle a besoin d’un sol léger, pauvre en calcaire. Si on la taille comme il faut en automne, elle donne de très belles fleurs l’année suivante”. Mais comment peuvent-ils se rappeler tout cela ? Il est vrai que ce sont les mêmes qui ne pourraient pas faire la différence entre cretonne et popeline.

Laurent Debouvier aimait jardiner. Pour lui, c’était plus qu’un passe-temps, c’était une passion. Il vint me voir chez ma mère, un samedi après-midi. Il arriva ficelé dans une tenue qu’il avait dû acheter aux

surplus de l'Armée de Terre : bottes lacées sur des œillets métalliques, pantalon kaki aux motifs de camouflage, gilet de grosse laine vert foncé avec des carrés de cuir noir aux coudes et aux épaulettes. Il sentait... fort. Pas vraiment mauvais mais fort. On décelait un mélange de terreau et de crottin.

Quand Maman avait vu la Peugeot grise s'arrêter devant la fenêtre, elle s'était exclamée, exactement comme mes collègues de travail : "Mais qui c'est, ce type ?" Puis elle avait ajouté : "On dirait une vieille tortue."

“C’est un client de Cyrille...”

“Mais qu’est-ce qu’il fabrique ici ?”

“Aucune idée.”

Monsieur Debouvier frappa. On le fit entrer avec force politesses. Nous hésitions entre l’amusement et la panique. Il nous demanda d’excuser sa tenue, accepta une tasse de thé... Pas un instant ne nous vint, à ma mère et à moi, l’idée que sa visite pouvait être due à une quelconque attirance qu’il aurait pu éprouver pour ma personne.

“Puis-je emprunter votre fille demain soir, chère madame ?” demanda-t-il d’une voix enrouée, tout en mettant

du sucre dans son thé. C'était, je m'en rendis vite compte, sa voix normale. Il avait peut-être, aux yeux de ma mère, une tête de vieille tortue mais, pour moi, il avait les inflexions d'un vieux corbeau. Je ne sais quelle idée il se faisait de mon âge, mais je trouvais que demander à ma mère la permission de s'entretenir en privé avec moi était non seulement assez *vieille France* mais quelque peu insultant. Je n'avais tout de même plus l'air d'une gamine ! Ce fut moi qui répondis : "Oui mais pour quoi faire ?"

"J'aimerais demander votre avis sur un projet de gilets qui me trotte par la

tête. J'aimerais qu'ils soient de couleur crème avec, sur la poitrine et le long de la manche gauche, le nom d'une université."

"Quelle université ?"

"Interchangeable, ma chère Christine. Lille, Aix-en-Provence, Nantes, peu importe. Le gilet reste le même. L'identification varie."

"Comme un T-shirt ?"

"Même principe mais ce serait très BCBG, à manches longues et de bonne qualité. Quelque chose que les étudiants qui ont un peu d'argent

pourraient s'acheter mais qui ne déparerait pas sur un professeur.”

Je me demandais quelle idée il se faisait des professeurs. J'en voyais parfois qui sortaient de l'université habillés comme des chiffonniers, surtout ceux de la faculté de sociologie. Quant aux autres, ils semblaient se contenter, jour après jour, de la même veste de tweed aux poches déformées par les clefs de voiture. Leurs pantalons, sombres et sans pli, reluisaient d'avoir été portés trop souvent. Non que ces messieurs fussent pauvres, surtout par comparaison avec les midinettes dans mon genre, mais beaucoup aimaient à

se donner un style un peu prolo. Les femmes-profs, habillées plus élégamment, étaient moins faciles à identifier. Cependant, avec un peu d'habitude, on se familiarisait avec leur démarche saccadée, leurs habits faussement haute-couture et cette expression qu'elles adoraient coller sur leur visage, annonçant à la ronde : *“Je suis quelqu'un d'important. Je possède un doctorat, j'ai beaucoup de travail à faire et d'urgentes décisions à prendre. Hors de ma vue, manant !”*

Debouvier continuait : “Je le vois très bien dans les 450 à 500 Francs au détail”.

“Oui, mais pourquoi moi ? Vous devriez vous adresser à Cyrille.”

“Je m’adresserai à Cyrille pour le prix de revient. Je m’adresse à vous parce que vous avez du goût.”

Considérant qu’à l’exception du jour où il m’avait vue en slip (même si c’était en slip de bain) j’avais, le reste du temps, été couverte des pieds à la tête par ma blouse de travail, je ne comprenais pas comment il pouvait me considérer comme élégante. Il dut lire cette perplexité dans mes yeux car il ajouta : “Je vous ai croisée de temps en temps. Un jour, vous étiez à une foire

du livre avec deux garçons, et une autre fois vous faisiez du lèche-vitrines. Votre élégance m'a immédiatement frappé. Même aujourd'hui, à la maison, vous êtes remarquable". Je portais un pull brun foncé à col roulé, tricoté très fin, sur un pantalon de même couleur. Tout ce que je trouvai à répondre fut : "Moi, je ne vous ai pas aperçu".

"Il est évident que je n'ai pas fait une très forte impression sur vous."

Il sourit. C'était la première fois que je le voyais vraiment sourire, c'est-à-dire non seulement avec les lèvres mais en

dévoilant les dents. Ce sourire le changeait complètement, et je vis les yeux de ma mère s'agrandir sous le choc. Debouvier redevenait jeune, charmant, comme il avait dû l'être dans sa jeunesse. La vieille tortue se muait en séducteur mais un séducteur naturel, sans arrogance et sans hypocrisie.

“Oh non ! Ce n'est pas cela du tout !” balbutiai-je pendant que ma mère se précipitait pour lui resservir du thé et en renversait presque dans la soucoupe. *Ma parole, elle tombe amoureuse de lui*, pensai-je en un dixième de seconde. Dans le dixième

suisant je me vis avec Debouvier comme beau-père, et cela me fit éclater de rire.

“Vous avez un très joli rire, mademoiselle.”

“Je ne riais pas de vous, je vous assure.”

“Savez-vous qui a dit ‘L’argent est le meilleur des aphrodisiaques’ ?”

“Non.”

“Sam Goldwyn.”

“Connais pas.”

Il sourit à nouveau. “Moi, je dirais que le rire est le meilleur des aphrodisiaques.”

Je promis de venir à son rendez-vous d'affaires. “Je passerai vous prendre demain soir” ajouta-t-il en se levant.

“Non, non ! Je demanderai à mon ami de me conduire.”

Il y eut un bref instant de gêne. “Je vous ramènerai à la maison, en ce cas.”

“D'accord.”

Je voulais, en effet, partager avec Paulin cet excitant épisode de ma petite vie ;

sa vie, à lui, n'étant guère plus passionnante que la mienne.

CHAPITRE CINQ

Ernée-sur-Mer 1993

“Le vieux en pince pour toi” annonça Paulin dans la voiture.

“Mais non, il a l’âge d’être mon père.”

“Ça n’a rien à voir. Tiens, écoute.”

Il introduisit une cassette dans le tableau de bord et j’eus droit à la conversation entre un homme et une

femme sur la généalogie. Il semblait que la femme fût experte en la matière, qu'elle avait un ordinateur, de puissants programmes sur la généalogie et de nombreux contacts parmi les passionnés de cette science. L'homme demandait s'il était possible de l'aider à faire des recherches sur l'une de ses ancêtres qui s'appelait Christine, comme moi, et qui aurait émigré vers les Etats-Unis entre 1830 et 1840.

“Formidable, tu ne trouves pas ?”
demanda Paulin.

“Formidable. Dis-moi, tu as déjà enregistré des gens faisant l’amour ?”

“Ouais, mes parents.”

“T’es un vrai dégueulasse, tu sais” mais je le dis en riant car toute critique sérieuse (ou qu’il considérait comme telle) le faisait sortir de ses gonds. Heureusement, il en rit aussi. Nous arrivions à destination. Nous étions venus dans la camionnette des Lambert, imprégnée d’odeurs de terre, terreau, herbe sèche et bleus de travail. Bien que Paulin m’eût assuré que le siège était propre, je l’avais recouvert

d'une couverture que je me promettais de laver plus tard.

“Voilà” dit-il “nous y sommes. Il a bien précisé de se garer sur le parking de la plage ?”

“Oui. Interdit de s'arrêter sur la rue. Double ligne jaune paraît-il, et il ne veut pas laisser le portail ouvert. Il pense que les voitures viendraient faire demi-tour chez lui. En principe, on continue à pied pendant deux cent mètres, à peu près.”

Nous étions dans l'une de ces petites villes qui prolongent la ville. Anciens villages, elles grandissent, souvent trop

vite, et un jour se retrouvent en banlieue. Celle-ci était encore loin d'avoir atteint ce niveau de dépendance.

M. Debouvier m'avait dit de venir vers huit heures, et comme nous étions en janvier, il faisait très noir. Les rues, faiblement éclairées, présentaient cet aspect désertique, à la fois inquiétant et rassurant, des communes rurales. Quand le moteur fut arrêté, un calme impressionnant nous entoura. Nous descendîmes sur le parking et Paulin brisa ce calme en flanquant les portières coulissantes du véhicule.

Alors que nous progressions vers l'adresse que l'on m'avait indiquée, nos pas résonnaient comme ils l'eussent fait dans un hangar. De petites rafales de vent rageuses se perdaient dans la haute obscurité des sapins. On entendait au loin les profonds soupirs de la mer contre le rivage.

“J'ai l'impression d'être un maquereau qui amène une de ses filles chez un vieux vicelard” murmura Paulin.

“Un peu de jalousie ?”

“Mais non, je plaisante... Tu t'es quand même vachement bien habillée.”

“Tu es jaloux, Paulin, parce que je suis toujours vachement bien habillée, seulement c’est la première fois que tu le remarques.”

Sous mon manteau d’hiver, je portais une chemise d’homme blanche, fermée aux poignets par des boutons de manchette qui m’avaient été offerts par un représentant de commerce. Ils étaient ovales. Sur fond d’or moucheté ressortaient les lettres U.S.A. et, en dessous, les anneaux olympiques. Pour “le sud”, comme disait Cyrille, qui se croyait alors très drôle, des pantalons en velours, couleur rouille, aux côtes très fines. Avant de partir j’avais pris

une douche et enfilé un amour de slip blanc avec un motif en dentelle qui descendait en triangle sur le devant. Quand on est trop pauvre pour se payer une voiture ou partir en vacances aux Bermudes, on se rabat sur des petites culottes à 250 Francs la pièce...

À vrai dire, Paulin n'avait sans doute pas tort de se sentir un peu jaloux. Je m'étais comportée exactement comme si j'avais eu un rendez-vous galant. Je voulais être parfaite dans les plus petits détails, même dans le domaine des sous-vêtements. Si l'on m'avait suggéré que je souhaitais inconsciemment coucher avec la vieille tortue, j'aurais

éclaté de rire et même ressenti une pointe de dégoût. Alors ? Pourquoi se mettre en frais ? Allez savoir !

Nous arrivâmes devant la maison de M. Debouvier. Paulin émit un petit sifflement admiratif : “Mazette ! C’est pas une maison, c’est un manoir.”

“Mais non, une grosse maison, tout simplement”.

Au fond d’une cour gravillonnée entourée de murs et, côté rue, d’un long portail noir ajouré, l’habitation, éclairée de projecteurs pour guider notre arrivée, datait vraisemblablement des années 1880.

Elle était typique de ce que l'on construisait pour les notables de l'époque : docteurs, pharmaciens, avocats... La façade comportait, au rez-de-chaussée, une porte centrale, surélevée de quelques marches, avec deux hautes fenêtres à petits carreaux de chaque côté. Il y en avait cinq à l'étage. Sous le rebord du toit d'ardoise, une frise en encorbellement formée de motifs arrondis adoucissait la rigidité rectangulaire de l'ensemble. Une vigne vierge serpentait sur la blancheur grisâtre des murs. Une glycine câlinait le pignon de droite. Des massifs de

buissons vert sombre montaient la garde entre les gravillons et les murs.

Je sonnai. De sourds aboiements retentirent, et derrière l'une des fenêtres on voyait deux grosses têtes qui bondissaient à tour de rôle pour essayer d'apercevoir l'intrus. La porte centrale s'entrouvrit et Debouvier cria "Entrez !" Paulin voulut passer le portail avec moi mais je le repoussai en chuchotant : "T'es pas malade, non ? Allez, bonsoir."

Appuyé sur sa canne, Debouvier m'attendait à la porte. Les chiens avaient cessé d'aboyer, et essayaient de

passer la tête entre ses jambes. Quand le portail fut bien refermé, il les laissa partir. Ils se précipitèrent vers moi. Le plus gros et le plus impressionnant, un Beauceron, s'arrêta à quelques centimètres de mes chaussures puis fit demi-tour, repartit vers son maître et revint vers moi plusieurs fois jusqu'à ce que j'eusse traversé toute la cour. L'autre, un Labrador noir, sautait autour de moi, sa tête montant au niveau de mon visage.

“Ne le laissez pas vous salir” dit Debouvier alors que je m'approchais de la maison. “Il pourrait avoir les pattes un peu terreuses. J'ai oublié

aussi de vous dire de bien faire attention aux crottes de chien : je les enlève deux fois par jour mais on ne sait jamais.”

“Comment s’appellent-ils ?”

“Le Labrador, c’est Pyrrhus. L’autre, c’est Xénophon. Pyrrhus est très affectueux, un peu trop parfois. Xénophon est beaucoup plus distant. Ce n’est pas lui qui vous maculera un manteau.”

En réalité, ce fut un peu le contraire. Certes, Pyrrhus était affectueux et je l’aimais beaucoup mais il était comme un enfant capricieux qui exige de

l'affection et qui, lorsqu'il devient trop collant et qu'on le repousse, va boudier dans un coin avec un gros soupir tandis que Xénophon avait pour moi une affection... d'adulte. Je sais que c'est idiot mais dans les yeux de ce chien, c'est un être humain que je voyais.

“Il vous aime” disait Debouvier, rêveur, en regardant Xénophon couché près de ma chaise, le menton sur le bout de ma chaussure.

*

Le soir de cette première visite, le gros homme, à mon arrivée, me serra la

main fort solennellement et offrit de prendre mon manteau. Je le lui laissai. Il me complimenta sur ma tenue et, louvoyant des hanches, alla déposer le manteau dans une chambre du rez-de-chaussée. Ensuite il me montra une table en fonte ajourée comme on en trouvait dans les jardins au début du vingtième siècle. Il y avait déposé un plateau sur lequel étaient disposées une belle théière en argent et deux tasses en Limoge avec sucrier et pot de lait froid assortis.

“Ici, ou devant la cheminée ?”
demanda-t-il.

Si j'avais, dans mon enfance, été séduite par le confort de maisons ou appartements visités au hasard des invitations et des rencontres, je fus, ce jour-là, émerveillée de l'élégance qui m'entourait. C'était, j'en étais consciente, une élégance discrète car, avec le bénéfice du cinéma et de la télévision, on sait à quoi ressemble un intérieur de luxe, exactement comme on sait à quoi ressemble la basilique Saint-Marc à Venise ou les pyramides aztèques.

Il n'y avait aucune extravagance entre ces murs mais on s'y sentait tellement bien ! En plus du confort et de la

chaleur que j'enviais souvent chez les autres, cette maison vous aimait sans vous étouffer. J'avais rendu visite à des amies dont les profonds divans, les chaînes haute-fidélité, les cuisines clinquantes vous retenaient esclave. On appréciait beaucoup tout ce luxe mais on ressentait comme une légère oppression. Chez Debouvier, j'avais, au contraire, le sentiment d'être si libre et si légère qu'il me prenait une envie de danser. Une très subtile odeur de fumée se mêlait à celle du dernier repas, poisson au beurre blanc, aurais-je dit si on m'avait demandé. Je pénétrais dans une sorte de paradis

terrestre. Comme Pierre pendant la transfiguration, j'avais envie de proposer : "Restons ici". Je ne voulais plus quitter la douceur maternelle de cette demeure.

J'optai pour la cheminée où craquelait un feu de bûches. Nous étions dans un immense salon (immense pour moi) entouré sur deux côtés par des étagères couvertes de livres. Je les regardais avec avidité et repérais, même à distance, des collections d'histoire de l'art, puis *À la Recherche du Temps perdu*, toute une rangée de livres de la Pléiade, une biographie de Giuseppe Verdi... Le feu vivait, crachotait, murmurait, tournait

au jaune, au rouge et me chauffait les joues. Les chiens, couchés devant nous, donnaient une telle impression de permanence que, hypnotisée par les flammes, je restai longtemps sans rien dire. Debouvier, malgré l'habitude qu'il devait en avoir, semblait apprécier ce silence autant que moi.

Après le thé, nous retournâmes vers la table en fer forgé, et là Debouvier me montra des patrons, des échantillons et des conceptions grossièrement dessinées qu'il était allé chercher à l'étage. Je remarquai, lorsqu'il commença de monter l'escalier, que les chiens l'accompagnèrent jusqu'à la

première marche mais n'allèrent pas plus loin. Les chambres leur étaient interdites, et ils respectaient la consigne.

Par contraste avec certaines de mes anciennes camarades de lycée ou de mes présentes collègues d'atelier, je n'avais aucun mal à parler un français correct et bien prononcé. J'ai toujours aimé la langue française et évité, autant que faire se peut, de la torturer. Pour moi, un verbe intransitif demeure intransitif. Je ne cuis pas des sardines, je les fais cuire. Je ne démarre pas la machine à coudre, je la mets en route. Pour la prononciation, même souci.

J'ai horreur de ces affectation ridicules, qui n'ont rien à voir avec les vrais accents du Sud et qui changent les "AU" en "O" et vice-versa puis les "AN" en "ON" comme s'y adonnent tant de présentatrices de météo ou de voix hors-texte du journal télévisé. Si elles veulent dire "Les tempêtes sur la Manche vont progressivement s'étendre au reste du pays et descendre vers les côtes atlantiques de La Baule à la Rochelle" cela devient : "Les tompêtes sur la Monche vont praugrèssivement s'étondre o reste de la Fronce et desçondre vers les cottes atlontiques de La Bol à La Rauchelle".

Les enfants (pardon : les onfont) imitent cela, bien sûr... Je n'ai donc, par réaction à ces absurdités, aucun mal à m'exprimer de façon correcte. Debouvier le remarqua et m'en fit compliment. Cela créa une petite complicité entre nous.

Je fus beaucoup plus timide lorsqu'il demanda mon avis sur les vêtements en gestation, timidité qui ne dura pas longtemps car, sans jamais m'aventurer trop loin ou couper la parole à Debouvier, je gagnais peu à peu confiance, et semblait-il, gagnais également sa confiance. De mes années de latin, j'avais retenu l'histoire du

savetier qui ne doit pas juger plus haut que la chaussure. “*Sutor, ne supra crepidam*” citai-je en riant quand il me poussa trop loin. Rêveur, Debouvier me regarda sans rien dire pendant plusieurs secondes puis il secoua légèrement la tête en souriant.

“La prochaine fois” annonça-t-il en fin de soirée, et alors qu’il m’aidait à remettre mon manteau, “vous dînez avec moi.”

C’était dit avec une grande civilité mais d’un ton sans réplique. Mon silence fut un acquiescement. La grosse Citroën était dans la cour. Nous nous y

rendîmes dans un croassement de gravillons. Les chiens, par les vitres, nous regardaient avec, dans les yeux, un regard lourd de reproches.

*

“Alors ? Alors ? Raconte !” me pressa Paulin quand je le revis.

“Comment cela ? Tu n’as donc pas enregistré nos ébats amoureux ?”

Il me jeta un regard torve mais je le vis, pour la première fois peut-être, rougir jusqu’aux oreilles. Nous étions dans la caravane de ses parents, et il se déshabillait rapidement. Je le fis plus lentement.

Il y avait longtemps qu'il avait cessé de me regarder avec avidité lorsque j'étais nue. Nous étions devenus un "vieux" couple et Paulin ne changeait jamais de programme : il ne m'embrassait plus, satisfait de me serrer simplement contre lui et de me caresser un peu la nuque... Quelques secondes plus tard, il me poussait sur le dos, me pénétrait et commençait son va-et-vient. Encore une minute et il éjaculait. Je n'arrivais plus à jouir mais cela ne semblait pas l'inquiéter le moins du monde.

CHAPITRE SIX

Ernée-sur-Mer 1993

Mon premier dîner avec Debouvier fut assez étrange : une révélation de simplicité et de bonne humeur. Il employait une femme de ménage qui venait dans la journée, mais il faisait la cuisine lui-même. Ce soir-là, il se passa autour des reins un tablier rouge sur lequel étaient imprimés un soutien-gorge et un slip blancs à dentelles, puis il se mit aux fourneaux. Il avait préparé une pâte pour galettes de blé noir, et avait aussi fait griller des

chipolatas. Leur odeur embaumait la cuisine. Les yeux brillants, un grand sourire illuminant son visage presque en permanence, il éprouvait un plaisir si évident à faire ses galettes, puis à y rouler une saucisse réchauffée, que je croyais voir en lui un gamin complètement absorbé par un jeu dont il était à la fois le sujet et le roi. Il me mit au défi de faire une galette, et je ne m'en tirai pas trop mal en dépit de la taille et du poids de la crêpière en fonte qu'il appelait une "tuile". Nous mangeâmes debout dans la cuisine en essayant de ne pas laisser tomber sur le carrelage ou sur nos habits les quelques

gouttes qui s'échappaient des galettes et qu'il fallait récupérer dans la paume. En riant, on s'essuyait le menton avec une serviette en papier. C'est ce soir-là qu'il me demanda de ne plus lui donner du M. Debouvier mais de l'appeler simplement Laurent. J'en fus soulagée car "monsieur Debouvier" commençait à me peser.

Les semaines succédèrent aux semaines, les mois aux mois. "Il en pince pour toi." me répétait Paulin de temps en temps.

"Mais non. En fait, il déteste les femmes".

“Il est homo ?”

“Non plus. Il est divorcé. Sa femme était une créature au cœur de pierre, une égoïste qui le critiquait et l’humiliait constamment.”

“Je vois...c’est le coup classique : ‘Ma femme ne me comprend pas’. Alors, on apitoie la maîtresse potentielle.”

“Te voilà psy maintenant ou tu parles par expérience ?”

Mais je savais qu’il nous écoutait. Laurent m’avait raconté son mariage. Il venait d’une famille aristocratique, et était vraiment né dans un château, mais comme, en bons catholiques, ses

parents avaient eu quelque chose comme huit enfants, il avait bien fallu vendre la propriété pour que chacun ait sa part. Les yeux dans le vague, il évoquait la grande galerie du premier étage où lui et ses frères et sœurs se lançaient sur des patins à cire et y glissaient comme sur un lac gelé. Il parlait en riant de la balançoire dans les arbres du parc. Il y invitait des filles du village pour essayer d'apercevoir leur culotte...

Il rêvait encore de cabanes construites dans les branches et de chevaux dont l'un, juste après son service militaire, lui avait valu la chute qui le faisait

encore boiter... Non, il ne désirait pas retourner au château. Jamais, au grand jamais. Encore heureux que l'ensemble ait été racheté par une vraie famille et n'ait pas perdu son âme en devenant Gîte de France, colonie de vacances ou, pire encore, centre de soi-disant rééducation pour jeunes délinquants.

Un jour, à brûle-pourpoint, il me montra une miniature, peinte au XVIII^e siècle par un artiste inconnu. Devant un château carré, pas très grand, pas très imposant mais dégageant un charme indéniable, se tenait un couple d'amoureux habillé comme les hobereaux de l'époque avec

force rubans, et pour la jeune femme, un chapeau souple à large bords. Un setter irlandais les accompagnait.

“Ça, tu vois” dit-il, la voix veloutée d’une émotion chaude, “c’est Sédennac.”

Je m’en veux encore de n’avoir pas compris immédiatement. J’avais l’esprit engourdi. Je demandai : “C’est quoi, Sédennac ?”

“C’est le château de Sédennac, là où je suis né, celui dont je t’ai parlé. Tu comprends maintenant pourquoi la maison où nous sommes, et qui te semble si grande, me donne l’effet

d'avoir atterri dans une cage à lapin ?... une très jolie cage à lapin, d'ailleurs. Je l'aime beaucoup. Quand je l'ai achetée, elle était tellement négligée, tellement recouverte de végétation qu'on la voyait à peine de la rue. Toutes les boiseries étaient pourries. Le toit menaçait de s'effondrer...”

Nous en étions arrivés au stade du tutoiement. C'était venu naturellement, dans le feu de la conversation. Paulin était furieux. J'étais aussi à la période de ma vie où je buvais trop : jamais saoule mais souvent délicieusement grise. Avant le repas, devenu hebdomadaire, Laurent

me servait un apéritif. La première fois qu'il avait ouvert le bar en acajou, long comme une pirogue, et m'avait demandé ce que je préférais, j'en étais restée bouche-bée : en dehors des bars, je n'avais jamais vu un tel assortiment de bouteilles. Je me laissai guider par ses goûts à lui. Il me convainquit d'essayer ce qu'il appelait son "poison favori" : un vin cuit de Chypre versé sur une larme de gin. À côté, sur une petite assiette, il avait disposé des lamelles de tomme ou de cantal.

Laurent m'a fait aimer les vins. Ce fut pour moi une révélation. Lors de notre premier "vrai" repas, c'est-à-dire pris

sur la table de la salle à manger dans des assiettes, et non debout au milieu de la cuisine, il avait négligemment ouvert une bouteille de Châteauneuf-du-Pape vieille d'une quinzaine d'années. Devant mon émerveillement après les premières gorgées, il avait promis de m'en faire goûter bien d'autres. Je compris alors à quel point la population en général, même celle de France qui se croit tellement experte en la matière, n'a aucune idée du niveau de subtilité que peuvent atteindre les grands vins.

“J’adore avoir une invitée qui apprécie les bonnes choses. Je ferai de toi une oenophile avertie !”

M’appuyant sur la fort bonne excuse que je n’avais pas de voiture et ne conduisais pas, je ne demandais pas mieux que d’être son élève. Voulant partager mon plaisir, Laurent qui, pendant les premières semaines, s’était contenté d’un seul verre de vin, décida que je prendrais un taxi. En fin de soirée, il m’accompagnait puis remontait dans le taxi pour rentrer chez lui.

Après le repas – la bouteille y passait en entier – Laurent m’offrait un digestif. Là aussi, après avoir goûté à plusieurs bonnes liqueurs, toutes plus aguichantes les unes que les autres, je devins une fidèle adepte du Drambuie. De nos jours, lorsqu’il arrive que l’on m’en offre, j’ai encore beaucoup de mal à retenir mes larmes.

“Comment en es-tu venu à épouser une femme qui t’a fait souffrir ?” Lui demandai-je un soir.

Nous avons atteint le stade où ni lui ni moi ne prétendions que j’étais venue pour discuter de vêtements. Ce n’était

plus Paulin qui m’y conduisait. Laurent envoyait un taxi chez ma mère, et j’arrivais chez lui tous les mercredis soir. Cela coupait merveilleusement bien la semaine. Il faisait la cuisine, ouvrait une bonne bouteille et nous dînions en prenant notre temps. Ensuite, accompagnés des chiens, allions nous installer bien sagement devant la cheminée, lui dans son fauteuil, et moi dans “le mien”, à deux mètres de distance l’un de l’autre. Très souvent, heureux d’être ensemble, nous ne parlions pas, ou très peu. Je me sentais, le vin aidant, flotter sur un petit nuage de bonheur qui m’isolait

complètement du reste du monde. Paulin s'en étranglait, mais ne menaçait pas de me quitter car ses écoutes lui prouvaient que rien ne se passait entre Laurent et moi.

“Comment ai-je épousé une femme cruelle ?” répéta Laurent. “Manque d’expérience, tout simplement. Nous étions une famille heureuse, ouverte, aimante, mais très catholique. On pouvait y parler d’amour mais jamais d’amour physique. Nous étions un peu comme ces Américains qui, dans les films des années cinquante, (et même après) font l’amour en sous-vêtements

et ne possèdent apparemment ni système digestif ni organes sexuels...

Une magnifique jeune fille, invitée en collègue par l'un de mes frères, est arrivée un jour au château. Elle préparait un doctorat en entomologie, et publiait régulièrement un nombre impressionnant d'articles sur des bestioles dont je n'avais jamais entendu parler. Elle avait grimpé les flancs du Kilimandjaro, campé dans le Sahara, pataugé sous des nuages de moustiques dans les marécages amazoniens, et tué un anaconda qui pensait faire d'elle son petit déjeuner. J'ai été immédiatement subjugué, hypnotisé

par son intelligence, son audace et sa beauté. C'est seulement avec le temps que la réalité s'est peu à peu imposée à moi. Pierrette était, de toute évidence, une femme remarquable mais aussi très volontaire, et en fait intolérante à tout ce qui ne correspondait pas strictement à ses propres vues. Elle m'humiliait en public, et me considérait comme un imbécile pour la plus petite des différences existant entre nous. Jamais, par exemple, elle ne m'aurait proposé, comme je l'ai fait pour toi, de cuisiner des galettes de blé noir, car elle aurait eu certainement une meilleure méthode et une

meilleure recette. Quant à les manger debout au milieu de la cuisine, c'eût été impensable...”

Ce premier repas de chipolatas et galettes avait-il été, inconsciemment de sa part, une sorte d'examen de passage afin de mesurer à quel point j'étais différente de Pierrette ? En tous cas, on était loin du ‘ma femme ne me comprend pas’ imaginé par l'esprit élémentaire de Paulin.

“Alors vous avez divorcé ?”
Demandai-je timidement.

“Alors nous avons divorcé. Je m'étais précipité dans le mariage parce que

j'avais vingt-huit ans, un peu comme on se précipite vers la plage parce que c'est le mois d'août.”

“Et maintenant ?”

“Maintenant je connais l'amour. Je sais ce que c'est. Je suis tombé amoureux... vraiment amoureux pour la première fois il y a seulement sept ans. C'était d'une femme qui m'aimait bien mais n'était pas amoureuse de moi. Elle n'a pas voulu quitter son mari. Puis une toute jeune femme est tombée brièvement amoureuse de moi. Je savais que cela ne durerait pas car elle était capricieuse et riche.”

“Encore plus riche que toi ?”

Je me mordis les lèvres mais la bourde était sortie. On ne pouvait plus revenir en arrière. Laurent éclata de rire : “Oh, oui ! Beaucoup plus riche que moi. Vois-tu, ma chère Christine, moi je gagne bien ma vie mais je ne suis qu’un bourgeois, même si je suis né dans un château. Victoria (c’était le nom de cette ravissante écervelée) avait un revenu d’environ cinq-cent-mille francs par mois rien qu’avec son portefeuille en Bourse. S’y ajoutaient des loyers venant de toutes sortes de propriétés. Elle *pesait*, comme on dit maintenant, huit cent millions de

francs à peu près. Mais même cela, ce n'est rien.”

“Ce n'est rien ?”

“Oh, non ! Certains de mes clients américains valent facilement dix fois plus... Oui...” répéta-t-il, rêveur, “facilement dix ou cent fois plus.”

“Est-il donc impossible qu'une femme riche puisse aimer ?”

“C'est vrai la plupart du temps, surtout si elle n'a jamais connu de grands malheurs... de vrais grands malheurs, car le moindre désagrément ou contretemps est, pour elle, considéré comme un grand malheur.

Elle peut tomber amoureuse d'un homme, comme un enfant tombe amoureux d'un jouet, mais elle ne peut pas aimer car elle est amoureuse d'une seule personne sur terre : elle-même."

"C'est triste."

"Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Tu remplaces entrer dans le royaume des cieux par connaître le bonheur d'aimer et tu as la version moderne de ce verset de l'Écriture."

"Moi aussi j'aimerais bien connaître l'amour et pourtant, je suis pauvre"

déclarai-je doucement comme si je me parlais à moi-même.

“Et ce jeune gorille blond avec qui tu sors, tu ne l’aimes pas ?”

Je ris, et cela d’autant plus facilement qu’il n’y avait pas de mépris dans la voix de Laurent. Au contraire, je détectais une certaine envie de sa part pour les *jeunes gorilles* qui sont capables de vous livrer un sac de cinquante kilos de ciment comme le facteur vous tendrait une lettre recommandée.

“Non, je ne l’aime pas, et il ne m’aime pas non plus”.

“Alors....? Non, excuse-moi, je n’ai pas le droit...”

“Alors pourquoi lui ? C’est cela que tu voulais dire ?”

“C’est ta vie privée. Je n’ai pas le droit de te demander ces choses-là”.

“Je vais te le dire quand même. Je suis avec lui afin de pouvoir dire : *J’ai trouvé quelqu’un*. Voilà : c’est la formule consacrée parmi les filles de l’atelier. On dit : *Elle a trouvé quelqu’un*, ou *Elle sort avec quelqu’un*.”

“C’est si important que cela ?”

Je ne répondis pas à sa question, et me perdis dans la contemplation des bûches dont les pourtours rougeoyaient comme de grosses écailles. De temps en temps, une langue bleue s'y dessinait brièvement.

Le lendemain, je rompis avec Paulin. Ce n'était pas le meilleur moment pour lui car (un malheur n'arrivant jamais seul, même pour les Paulin de ce monde) la petite entreprise qu'il avait fondée avec son père était alors poursuivie en justice par des clients qu'ils avaient arnaqués, et qui finalement se rebellaient. Mais la remarque de Laurent m'avait ouvert les

yeux. Qu'importe, en effet, le regard des autres ?

Ce soir-là je laissai Paulin me faire l'amour (si on peut dire) avant de lui parler, car je pensais, fort correctement d'ailleurs, qu'il le prendrait mieux s'il était satisfait. Sa colère, je le savais, monterait plus tard, en même temps que sa frustration sexuelle mais, comme un bel animal, c'était un être du moment. Prince héritier, il aurait vendu son royaume pour un plat de lentilles. En me rhabillant, je lui posai un petit baiser sur le front. "Je te quitte, Paulin. Je n'ai plus de plaisir avec toi. Je préfère être seule". J'eus,

rien qu'un instant, la tentation d'ajouter *j'espère que nous resterons amis* mais je me retiens. Paulin n'avait pas besoin d'amis : seulement d'un vagin.

Il resta interdit, cataleptique, essayant de dire quelque chose mais les sons s'arrêtaient dans sa gorge. Il finit par cracher : "Qqqq... quoi ? C'est TOI qui me quittes ? Elle est bien bonne, celle-là ! Un laideron comme toi ! Tu ne trouveras plus jamais personne, tu m'entends ? Jamais, jamais !" Je souris. Sa colère égoïste et insultante me soulageait. Elle me facilitait les choses. J'aurais peut-être faibli si Paulin avait

fondu en larmes ou s'il m'avait dit qu'il m'aimait ou (pourquoi pas ?) qu'il voulait m'épouser.

Pas question, bien sûr, de répondre à ses grossièretés. Je me sentais étrangement calme, et n'avais aucune envie de me lancer dans ce qui aurait pu dériver en dispute de poissardes. Je pensais : *Tu as dit "plus jamais personne" ? C'est possible en effet. Qui sait ? Mais un bon gode fera mieux l'affaire que toi, imbécile !*

"Tu ris" dit-il, un peu calmé.

Je ne comprenais pas car je n'étais certainement pas d'humeur à rire. Il

reprit : “Tu ris tout le temps avec lui, n’est-ce pas ? Tu n’as jamais ri comme cela avec moi.” C’était vrai. Paulin riait parfois, ricanait plutôt en se moquant de quelqu’un qu’il méprisait – et la liste était longue – mais nous n’avions jamais, entre nous, sombré dans ces rires complices que connaissent les amoureux. *Le rire est le plus fort des aphrodisiaques*, avait dit Laurent. Pour la première et la dernière fois, je me sentis un peu triste pour Paulin.

Notre liaison avait été aussi glacée que la porte en aluminium de la caravane sur laquelle reposait ma main. Je me retournai pour balayer une dernière

fois du regard cet intérieur spartiate, mi-bureau, mi-chambre à coucher, espérant tout de même y détecter la nostalgie de quelques bons souvenirs mais ce n'était pas un nid d'amour, seulement un recoin sordide. Je n'emportais de cette dernière visite que la mémoire d'un cadre déprimant qui sentait le tabac froid. Je frémis, me reprochant d'avoir cédé, dix ans plus tôt, à une curiosité pourtant bien naturelle pour le sexe, mais me félicitant également de n'avoir jamais eu la faiblesse de prendre tout cela trop au sérieux. "Adieu Paulin" prononçai-je calmement en sortant

dans l'air frais de la nuit. *Oui, justement* ajoutai-je en pensée, *j'ai besoin d'air frais au sens propre comme au figuré.*

CHAPITRE SEPT

Nantes 2002

L'appartement où je vis en ce moment est une HLM comme il sied à une personne de ma condition, une *technicienne de surface*. Le quartier n'est pas trop mal famé, il n'y a pas de graffiti sur les murs ; mes voisins n'écourent pas de rap, et on peut laisser sa voiture dans la rue pendant la nuit et la retrouver le lendemain matin en

un seul morceau... car j'ai une voiture, maintenant, une Twingo noire, achetée d'occasion et payée à crédit. J'habite au quatrième étage, sans ascenseur, et ça m'est bien égal. Je m'en plaindrai peut-être avec l'âge mais pourquoi gâcher le présent avec les frayeurs imaginaires du futur ? J'ai la chance d'avoir deux chambres, ce qui est rare pour une célibataire. Malgré la modestie de mes revenus, j'ai meublé l'appartement avec goût, du moins je l'espère. Ce que je recherche, ce n'est pas le luxe car, de toute façon, mon compte en banque ne me le permettrait pas. Non, mon but c'est l'impression de fini, de netteté.

J'ai grandi dans un cadre boiteux, usé, fait de bric et de broc. Tout y semblait provisoire. Les gens avaient l'impression, en entrant, que nous venions juste d'aménager et que nous allions, un jour ou l'autre, "faire quelque chose avec cet appartement" mais sa médiocrité était immuable. Chez moi, maintenant, je veux me redonner un peu de ce sentiment que j'avais en entrant chez les autres, c'est-à-dire celui de me trouver dans une "vraie" habitation, même si elle est modeste.

En quittant le lycée, j'étais dans une impasse. Je n'avais ni l'instruction

nécessaire pour continuer mes études ni les qualifications qui m'auraient permis de trouver un emploi. À part la couture, je ne savais rien faire, pas même taper à la machine. J'ai donc atterri petite main dans un atelier/bagne comme il y en a tant. En fin de journée, quitter le travail avec la perspective de retrouver le cadre affligeant où survivait ma mère, m'encourageait à sortir, à aller danser, à accepter toutes les invitations : cinéma, balades en voiture, après-midi sur la plage, rencontres de gymnastique... Je n'ai guère changé. Je suis toujours à l'affût d'une suggestion,

d'une visite, d'une activité quelconque. Je n'ai jamais appris à "vivre avec moi-même" comme on dit. J'adore mon petit appartement. Je le regagne avec plaisir et soulagement quand je suis fatiguée mais, dès que cette fatigue se dissipe, je redeviens inquiète, nerveuse et agitée...

J'ai beaucoup d'amis mais pas d'amant. Enfin, pas vraiment... enfin un peu quand même. De temps en temps, une ou deux fois par mois peut-être, je couche avec Michel, un retraité qui m'adore. Certes, il est impuissant mais avec sa langue et ses doigts il se

débrouille toujours pour me faire jouir magnifiquement.

Je ne suis pas amoureuse de lui. Au cours d'une journée typique, je ne pense guère à lui. Lorsque le plaisir intense qu'il me donne commence à me manquer, je lui passe un coup de fil, et il arrive, joyeux, enthousiaste, prêt à me satisfaire. Sa présence, toutefois, ne m'est jamais indispensable. C'est un homme-objet, et il adore ça. Il y a en moi quelque chose de cassé : un ressort, bien sûr, pour employer une image classique, mais il est vrai aussi que je n'ai plus le "ressort" qui me serait nécessaire pour

retrouver l'amour-passion. Comme celui d'une vieille horloge, il pendouille, ce ressort... et c'est Paulin qui l'a brisé...

En plus de mon vieil amoureux, j'ai des amis homosexuels avec qui je sors souvent. Tous deux ont été "initiés" par des prêtres alors qu'ils étaient respectivement enfant de chœur et choriste dans deux paroisses différentes. Christophe est anguleux et taciturne. Armand, par contre, est un amour, et je l'aime comme un petit frère. Il a moins de trente ans et il prend son plaisir avec un autre homme. Alors, pourquoi recherche-t-il

la compagnie d'une femme de quarante-huit ans ? Au début, cela m'intriguait. Maintenant, je n'y pense plus. Tout ça lui est égal. Il regarde le monde avec de grands yeux étonnés et rieurs, comme s'il le voyait pour la première fois ou comme s'il était incapable d'en saisir la laideur. Nous allons souvent tous les deux – ou tous les trois si Christophe nous accompagne – à des vernissages, des foires du livre ou autres manifestations culturelles à l'échelle d'une ville de province.

L'été dernier Armand a passé une nuit chez moi – dans mon lit même – car

ma deuxième chambre est envahie par des travaux de couture. Je n'ai pas abandonné cette passion du fil, du tissu et de la machine à coudre. Christophe avait promis de revenir chercher son ami en voiture mais il y avait eu une histoire de clés perdues dont les détails m'échappent à présent. Armand s'est blotti contre moi, en guillemets, comme on dit, et au travers de ses sous-vêtements et de ma chemise de nuit, j'ai senti qu'il avait une érection.

“Tiens, tu as envie d'une femme maintenant ?” Lui demandai-je.

“Non mais je me sens si bien avec toi !”

Je me tournai vers lui et mis la main dans son slip. Il ne broncha pas. Je commençai à le masturber. Il jouit longuement et abondamment en un temps record. Plusieurs semaines après cet épisode, il rougissait toujours jusqu'aux oreilles en me voyant, surtout s'il était en compagnie de Christophe.

*

Quand je ne sors pas avec Armand et Christophe, je pars me balader avec Yves et Gwenaelle. Gwenaelle est institutrice à l'école primaire où je

travaille, et de même que je ne suis plus femme de chambre mais *technicienne de surface*, elle est passée, en fin de carrière, d'institutrice à *professeur des écoles*. Dommage que le ridicule ne tue pas : les soixante-huitards auraient disparu depuis longtemps. Il y a peut-être un espoir du côté de la Poste où les facteurs ont gagné la bataille des préposés. En effet, “Boum, v’là l’préposé” manque un peu de saveur.

On ne s’ennuie guère avec Yves et Gwenaëlle, car ils se disputent tout le temps. Voilà pourtant dix-sept ans qu’ils se connaissent. J’allais dire dix-sept ans qu’ils sont ensemble mais

ce serait faux. Ils ont été ensemble deux ou trois fois au cours de ces dix-sept années, elle chez lui, lui chez elle, mais ils finissent toujours par se séparer. Ils décident alors d'aller vivre indépendamment, chacun dans son appartement respectif. Le fait que Gwenaëlle ait eu, dans les intervalles de cette longue liaison, deux adorables filles engendrées par un gigantesque Norvégien n'a pas amélioré les choses.

Il y a quelques années, Yves s'est acheté un camping-car. Les enfants de Gwenaëlle étant maintenant grands, le couple part souvent en excursion en fin de semaine, et de temps en temps ils

me demandent de les accompagner, mais je reviens fatiguée par le bruit de leurs querelles et récriminations continuelles, bruit qui, dans ma tête, devient assourdissant. Résultat : une céphalée qui, jusqu'à l'année dernière, était aggravée par le fait qu'Yves fumait à la chaîne. Il s'est arrêté maintenant.

Yves est un grand enfant gâté en manque d'affection. Il est exigeant, égocentrique, fantasque mais intelligent aussi, généreux par à-coups et plein de talent pour, par exemple, la photographie. Il se contente d'un humble boulot de livreur, ce qui, par certains côtés, relève d'une véritable

sagesse. Le « succès » vaut-il le prix à payer en termes de tension nerveuse ? Il pourra, quand il prendra sa retraite, se consacrer à ses activités favorites : voyager et prendre des photos. Et pourquoi pas, après tout ?

Gwenaëlle, petite femme énergique et intense, se distinguait, à une certaine époque, par son goût du sarcasme. Depuis sa retraite, elle est devenue plus raisonnable. On peut également dire qu'elle et Yves se chamaillent moins depuis un certain temps. Encore une fois, ils vivent ensemble. Quelle attirance mystérieuse a bien pu inciter deux êtres si dissemblables et si

incompatibles à se retrouver et à s'aimer ?

Ah ! J'allais oublier. À une heure de route, dans un maigre village, habitent Marc et Jacqueline. Je suis toujours la bienvenue chez eux. Nous ne parlons pas beaucoup. Nous ne faisons pas grand chose non plus : promenades au bord de la mer, soirées passées à regarder la télé, repas simples mais bien arrosés... Il n'y a pas longtemps que Marc et Jacqueline sont ensemble. Auparavant, la compagne de Marc était une certaine Dorothée, femme beaucoup plus attachante, car elle était tombée amoureuse de moi. De fil en

aiguille, ayant cédé à la fois à la curiosité et à ce que j'avais fini par admettre comme étant une véritable attirance, je faisais l'amour avec Dorothee pendant que Marc se rinçait l'œil. Peu à peu, la belle Dorothee s'est éloignée de Marc. Elle s'est "démarquée", comme elle dit, et habite maintenant avec une amie.

Jacqueline est beaucoup plus conventionnelle, et le brave Marc n'a jamais osé lui demander de s'exhiber avec moi. Il ne veut même pas lui parler de nos activités passées. Si Jacqueline n'est pas jalouse de ma présence, je le dois à nos différences

d'âge. Elle aussi, comme Armand, a tout juste trente ans, et en ce qui la concerne, les frontières entre les décennies sont sexuellement infranchissables. Elle n'a d'ailleurs aucune raison de s'inquiéter, car Marc, qui vient de fêter ses trente-six ans, n'a jamais eu envie, semble-t-il, de coucher avec moi.

Finalement, il y a ma mère, bien sûr. Avec le petit héritage de ses propres parents, elle s'est évadée de l'ancre sombre et déprimant où elle m'avait élevée. Maintenant, au moins, elle est correctement chauffée ; elle a assez de prises électriques sans devoir les

surcharger d'une collection aussi impressionnante que dangereuse de rallonges multiples ; les robinets ne couinent plus à fendre l'âme et les conduites d'eau ne sont plus possédées par un esprit frappeur. Je vais souvent lui rendre visite, partager un repas avec elle, l'emmener au cimetière où elle adore fleurir et sarcler les tombes de la famille. Je l'aide aussi à faire ses courses.

Voilà mon petit monde. Cela suffit pour m'apporter une certaine variété dans l'existence. Lorsque je n'ai vraiment personne à voir ou avec qui sortir, je me rends en ville et fais du lèche-vitrines. Malgré mon amour de la

couture et de la confection, j'achète de moins en moins de tissus, car dans certains hypermarchés, les prix du prêt-à-porter ont tellement baissé qu'une petite robe me coûterait souvent plus cher à faire moi-même qu'à acheter toute faite. Avec ma silhouette qui n'a pas changé depuis l'adolescence, je n'ai, en général, aucun besoin de retoucher quoi que ce soit. Je fréquente aussi, de temps en temps, les boutiques d'associations caritatives où pour quelques Euros, il m'arrive de trouver des robes – dont certaines griffées – qui n'ont été portées qu'une ou deux fois (ou même jamais) par ces enfants gâtées que sont les filles et femmes “de bonne famille”.

CHAPITRE HUIT

Vendée 1982

Paulin et Danielle pédalaient allègrement. Ils étaient sur une petite route de campagne, presque un chemin, bordé çà et là de haies composées d'ajoncs et de ronciers. Malgré l'activité physique intense de la semaine, Paulin était rapidement en "manque" de fatigue. Le dimanche

après-midi, il ne tenait plus en place et avait fait partager sa passion de la bicyclette à Danielle. Elle avait du mal à le suivre. Il se retenait d'aller trop vite mais restait à une bonne dizaine de mètres devant elle de façon à bien asseoir sa supériorité de mâle. Elle contemplait avec fascination les puissants muscles du dos, des fesses et des jambes de Paulin. Elle était désespérément amoureuse de son demi-dieu.

On entendait des coups de fusil très proches. Danielle tourna la tête dans leur direction. Il y en eut un autre, et avec un petit cri, elle s'effondra, le visage en sang. Paulin fut conscient du

crépitement des plombs qui arrachaient les épines des ajoncs et les feuilles de la haie. Il freina si dur qu'il tomba de vélo puis revint en courant vers Danielle, qu'il trouva à quatre pattes, tête baissée, gémissant comme un bébé. Il bondit sur la haie, se déchirant sans rien sentir aux épines et aux branches et arriva tout juste à distinguer deux chasseurs qui s'enfuyaient à l'autre bout du champ. "Bande de salauds !" hurla-t-il en leur montrant le poing.

Il va sans dire qu'on ne les retrouva jamais et qu'ils n'eurent ni le courage ni la décence de se présenter à la

gendarmerie. L'enquête fut conduite avec toute la mollesse et la lenteur nécessaire pour faire "oublier" l'affaire. Après tout, la chasse, c'est sacré en France, et nous sommes dans un pays de Droit (droits des coupables, pas des victimes). Quand, en plus, ces coupables sont des "gars du pays" qui pourraient aussi être "éminents représentants de la population locale," on a vite fait de conclure à "l'accident regrettable auquel on ne peut rien".

Les gémissements de Danielle se changeaient en beuglements rauques et inintelligibles. Des gouttes de sang tombaient en pluie sur le revêtement

de la route où la jeune femme avait déjà laissé des empreintes de mains écarlates. Quand elle releva la tête, Paulin faillit s'évanouir : Danielle n'avait plus de visage. Il semblait qu'on lui eût arraché la peau comme à un lapin. Un œil pendouillait sur ce qui aurait dû être une joue et l'autre avait complètement disparu. Les dents, sans les lèvres, arboraient un sourire de tête de mort rouge vif. À l'emplacement du nez, des bulles de mousse roses formaient des grappes éphémères.

Paulin resta paralysé pendant une bonne minute, ce dont il s'en voulut beaucoup par la suite. Il sentait

confusément qu'il y avait quelque chose qu'il pouvait faire... qu'il DEVAIT faire mais il n'arrivait pas à enclencher son cerveau. Finalement, au milieu de cette brume mentale, l'idée qu'il fallait absolument aller chercher de l'aide commença de se faire jour. Il étendit Danielle sur l'herbe qui bordait le chemin. Elle s'évanouit. Il la crut morte et eut de nouveau la tentation de paniquer, mais il se maîtrisa. Il enleva sa chemise et la posa délicatement sur le visage de son amie puis, comme en un mauvais rêve, il remonta sur sa bicyclette et rejoignit la grand' route où, en lui barrant

carrément le chemin, il réussit à arrêter une vieille Renault blanche et à expliquer ce qui était arrivé. La conductrice paniquait face à cet énergumène aux mains tachées de sang. Elle l'emmena quand même jusqu'à une cabine téléphonique où, doigts tremblants, il parvint à appeler Police Secours.

*

Les conséquences d'un accident peuvent durer des années. Celui-là, à la longue, changea trois vies. Paulin, désorienté, se sentant coupable, dut suivre un traitement psychiatrique

qui, malheureusement, ne le guérit pas de sa morgue. Danielle subit un nombre impressionnant d'opérations de chirurgie esthétique et moi... je rencontrais Paulin.

Il avait bien essayé de revoir Danielle et admettait qu'après chaque opération elle reprenait lentement, très lentement, figure humaine mais pendant longtemps elle ressembla à un grand brûlé aveugle. Il n'était plus question de coucher avec elle. L'égoïsme fondamental de Paulin en souffrait. La goutte qui fit déborder le vase fut l'altération du caractère de la victime. Au fur et à mesure que

Danielle redevenait présentable, elle se comportait en jeune femme maussade, capricieuse et irrationnelle. Comme le dit si bien la chanson d'Édith Piaf :
“Les filles qui font la gueule, les hommes n'en veulent pas...”

*

J'avais vingt-huit ans. Je venais de passer dix ans dans le même atelier de couture quand je fus invitée à un mariage par l'électricien qui venait de temps en temps pour installer des trucs, par exemple de nouvelles prises murales, un deuxième extracteur ou même une remise en état des circuits

pour qu'ils soient enfin mis aux normes. Je le trouvais sympa, sans plus, bien que je reconnusse qu'il était très beau. Il était aussi très marié. Il vint d'ailleurs me chercher avec sa femme. Avaient-ils pitié de moi ?

J'avais fait des efforts vestimentaires pour l'occasion : une longue robe noire sans manches et au dos nu, mais avec des épaules. Mes seins sont trop petits pour des robes aux épaules dégagées mais je ne m'en plains pas. Ils sont fermes et cela compte beaucoup pour moi. Ayant, à l'époque de ce mariage, abandonné l'idée de plaire aux hommes, je me contentais de me plaire

à moi-même. Il en était ainsi pour les parfums. J'en usais peu, et un flacon me durait plus d'un an. C'est pourquoi je ne chipotais pas sur le prix. Je n'ai pas changé. De nos jours, je penche plutôt pour l'eau de parfum de *Boucheron* mais, à cette époque, je préférais *Trésor* de *Lancôme*. Autour du cou, je portais une fine chaîne en or qui me venait de ma grand-mère. Rien aux poignets : ni montre, ni bracelets.

Je me retrouvai au milieu de toutes sortes de gens que je ne connaissais pas. Quelqu'un mit un gros bouquet de fleurs dans mes bras en me demandant d'aller le porter à l'église. Des gouttes

d'eau coulèrent sur mes poignets pendant qu'une forte odeur de feuille écrasée me saisissait la gorge. Je m'exécutai comme si j'avais été droguée. Devant l'autel, où je déposai mon fardeau, je trouvai une chorale de petites filles toutes habillées de blanc, et qui répétaient sous la direction d'un jeune abbé onctueux. Certaines, en retard, arrivaient encore en courant et se serraient entre les autres au milieu d'une chaude senteur de peau moite, de savon et de coton fraîchement repassé.

Revenue à la mairie, et n'ayant de ma vie rencontré les fiancés, je leur serrai la

pince, les félicitai, et décidai de me consacrer plus tard aux plaisirs de la journée, en particulier à un repas prévu dans un hôtel local. Je fus déçue. La cuisine sentait un peu trop la pension de famille.

La fin du banquet fut un supplice. Un jeune invité tonitruant, rondouillard et rubicond avait usurpé d'office la fonction de maître de cérémonie. Il obligeait les invités à pousser la chansonnette. Plus il s'enivrait, plus il devenait vulgaire. Je me croyais revenue à l'époque où les péquenots faisaient boire aux mariés du champagne ou du cidre bouché servi

dans un pot de chambre au fond duquel une préparation en chocolat imitait une grosse merde à la perfection. Je voyais certains invités se replonger avec délice dans ce genre d'humour gaulois comme dans un rituel temporairement laissé de côté mais toujours regardé avec affection. D'autres invités, appartenant à la minorité dont je faisais partie, se sentaient de plus en plus mal à l'aise. Prétextant le besoin de sortir pour aller fumer une cigarette ou se rendre aux toilettes, certains quittèrent la table avant l'arrivée de la pièce montée, et ne revinrent jamais.

Assis en face de moi se trouvait un jeune homme extraordinairement attrayant. Nous n'échangeâmes pas deux mots de toute la soirée, mais je croyais lire dans ses yeux un certain amusement à la vue de cette femme qui, d'une part, le regardait parfois avec une intensité presque impolie, et qui d'autre part, se raidissait de gêne et de dégoût au fur et à mesure que l'épreuve du repas se prolongeait. Quand je sortis, il me suivit. Nous commençâmes une conversation anodine. Je n'étais pas en sueur mais presque, et la fraîcheur d'une après-midi d'automne me fit tous les

biens. Je sentis qu'il partageait mon opinion du repas quand il me dit qu'il l'avait trouvé "pas mal".

"Et les vins ?" Demandai-je pour dire quelque chose. Le blanc avait été correct mais le rouge abominable.

"Je ne bois pas."

"Jamais ?"

"Jamais."

"Jamais rien ?"

"Non : jamais rien, pas une goutte d'alcool. Ni vins, ni apéritif ni rien d'autre."

En revanche, il fumait : de toutes petites cigarettes qu'il roulait lui-même. Je lui donnai le temps d'en allumer une avant de continuer : "C'est par principe que vous ne buvez pas ?"

"Non, par goût. Je n'ai jamais aimé cela. On se tutoie ? Je m'appelle Paulin."

"Moi, c'est Christine."

Certes, s'il me fallait choisir entre un alcoolique et un néphaliste, j'opterais pour ce dernier mais, à l'instar des végétariens, ils me mettent un peu mal à l'aise. On ne peut s'empêcher d'y voir une façon artificielle de se distinguer,

de se croire spécial – c'est à dire supérieur – et de s'afficher comme tel.

Nous étions à moins de cent mètres de la mer. On en sentait l'iode emportée par le vent. Il avait plu. Le soleil était encore caché derrière les nuages mais de beaux pans de ciel bleu montaient à l'horizon. On voyait, entre les fleurs et les fusains plantés autour de l'hôtel, de légères accumulations de sable acheminées par la dernière tempête.

Quand vous êtes affligée d'un visage ingrat, et qu'un bel homme s'intéresse à vous, quand vous en avez tellement marre d'être vierge et de n'avoir jamais

été aimée ; quand, au lieu de faire la pimbêche, vous possédez assez d'intelligence pour apprécier la rareté de la situation, vous prenez la bonne décision. Pendant que nous marchions côte à côte, je saisis la main de Paulin et la serrai très fort deux ou trois fois. Il s'arrêta, se tourna vers moi et m'embrassa. Sa bouche puait le tabac. Je me sentis envahie d'un immense découragement. Mon premier baiser avait un goût de prostitution. Je continuai malgré tout, puis acceptai de partir dans sa voiture et de le laisser m'emmener dans sa caravane.

Comme Orphée descendant aux enfers, j'étais bien décidée d'aller rechercher, pour la ramener en surface, ce qui aurait dû être ma jeunesse. Je l'avais, cette jeunesse, inventée de toutes pièces. Elle possédait les traits d'une magnifique adolescente rieuse, heureuse, aimante et audacieuse. À l'aube, après ma première nuit avec Paulin, ma première "nuit d'amour", je ramenaï des limbes une femme, certes encore jeune, mais au regard à fois dur et triste.

Ce qui m'étonnait le plus lorsque que je couchais avec Paulin, c'est qu'il arrivait à me faire jouir. En effet, je

n'éprouvais aucun plaisir sous ses caresses, encore moins ses baisers. Quand il me pénétrait, je ne sentais pas grand-chose non plus mais, au bout de quelques minutes, une énorme vague de plaisir me submergeait, et je hurlais sous l'effet d'un orgasme qui me prenait toujours par surprise. Mon corps était jeune, vigoureux et avait besoin de jouir mais moi je pensais à tous ces romans que j'avais lus, tous ces films que j'étais allée voir où le moindre contact avec l'être aimé déclenchait de véritables et délicates extases.

Paulin me faisait jouir mais il ne m'aimait pas, et je ne l'aimais pas. C'est peut-être de là que venait la déception que j'éprouvais avec lui. Cependant je m'accrochais à cette vie sexuelle élémentaire avec toute l'énergie d'une huître collée à son rocher. Malgré sa brièveté, son manque de subtilité, sa monochromie et sa monotonie, le plaisir était réel, bien réel. Personne ne m'en avait jamais donné autant. Que dis-je ?... personne ne m'en avait jamais donné, point final, et je ne voyais aucun autre homme tournant autour de moi pour prendre la relève. Au début, je vivais dans la terreur que

Paulin me délaisse. À la longue, je compris que je n'avais rien à craindre, car sur le plan sentimental, il était trop paresseux pour aller draguer, et beaucoup trop orgueilleux pour prendre le risque de se faire rejeter. Il aimait la routine de nos rapports. Il n'avait jamais imaginé que l'amour puisse être autre chose que le relâchement éjaculateur d'une tension interne.

Nous avons des conversations cependant. Il me raconta plusieurs fois l'accident de Danielle. L'écoutant sans interrompre, je devenais son psychiatre gratuit. Peu à peu, il cessa d'évoquer ce

terrible épisode. Je le regrettai presque, car le soir, il me fallait alors subir le récit de ses journées de paysagiste, et surtout de ses rencontres avec des clients qui étaient invariablement des imbéciles alors que lui et son père savaient tout et avaient réponse à tout.

CHAPITRE NEUF

Nantes 2002

De ma fenêtre, je regarde les pelouses aménagées par la municipalité autour du stationnement. C'est l'automne, et quelques feuilles rousses se sont posées délicatement sur le vert pâle de l'herbe. Bientôt les branches se dénuderont, accroissant la luminosité de la rue. C'est dans *Claudine à l'École*, je crois, que Colette raconte l'épisode de la maîtresse qui avait donné comme sujet de rédaction : *Ma saison préférée*.

Colette avait choisi l'automne. Scandale ! Accusations de perversité et d'attitude provocatrice. Il aurait fallu choisir le printemps, bien sûr - à la rigueur l'été - mais l'automne ! Quelle horreur pour une petite fille ! On fut plus tolérant à mon égard. Mise dans la même situation (je devais être en CM2) j'avais choisi l'hiver, et au lieu d'une rédaction bête commençant par : *Ma saison préférée c'est l'hiver parce que...* j'avais soumis un poème.

Le Froid :

J'attends le froid qui tue la lèpre

et qui tue l'insecte aux yeux de démon.

*Quand son souffle roussit les vallées et
les monts*

*et pâlit le ciel bleu comme un sanglot de
joie*

*un long soupir frôle mes lèvres
enfiévrées.*

*Mes paupières sur moi se closent un
instant*

*et semblent arrêter la planète et le
temps.*

J'aime le froid qui tue notre folie.

La maîtresse d'école habituelle était en congé maladie. Son remplaçant, un jeune instit, presque un adolescent, me demanda : "C'est toi qui as écrit cela ?"

"Oui monsieur."

"Tu peux me regarder dans les yeux et me dire que c'est bien toi qui as écrit cela ?"

"Oui, monsieur, c'est bien moi".

Il me rendit le poème. Je cherchai la note sur vingt, comme d'habitude, mais il avait simplement écrit : HC. Je m'arrangeai pour sortir la dernière de la classe, et demandai en passant devant lui : "Ça veut dire quoi, HC ?"

“Hors concours... comme au festival de Cannes” répondit-il avec un petit sourire.

Ce jour-là, il surveilla la récréation, et je le surpris plusieurs fois me contemplant d'un air pensif. Cela me gêna presque autant que s'il avait regardé sous ma jupe. Le lendemain, notre institutrice habituelle était revenue.

*

J'entame l'hiver de ma vie. Quarante-huit ans, ce n'est pas vieux ; surtout de nos jours ; mais qui attend le Prince Charmant à cet âge-là ? Le

froid de cette jeune vieillese a bel et bien tué ma fureur de vivre. D'ailleurs, je l'ai connu, ce Prince Charmant, même si je l'ai perdu. Il doit y avoir beaucoup de femmes qui ne peuvent pas en dire autant.

CHAPITRE DIX

Nantes 2002

Dictionnaire Hachette
encyclopédique, édition 2000 :

ingrat, ate adj. et n. 1. Qui n'a pas de reconnaissance pour les bienfaits reçus. *Fils ingrat*. Subst. *Obliger des ingrats*.
2. Qui ne dédommage pas des peines qu'on se donne. *Sol ingrat*. *Travail*

ingrat. 3. Qui manque de charme, de grâce. *Visage ingrat...*

Voilà : ça, c'est moi. J'ai un visage ingrat. On me l'a toujours dit... ou tout au moins je l'ai toujours entendu dire, surtout lorsque j'étais petite et que les adultes parlaient devant moi comme si j'avais été sourde ou encore comme si j'avais été un animal, un cheval par exemple dont on discute les caractéristiques à la foire ("Il a de trop grandes dents, celui-là. Tiens, qu'est-ce qu'il s'est fait à la patte ? On dirait un furoncle.") J'ai tout de même de beaux yeux, paraît-il, mais ma bouche s'avance un peu trop, comme celle de ces statues africaines qui semblent faire la moue. De plus, le côté droit de cette

bouche est légèrement plus prononcé que le gauche : les lèvres s'ouvrent d'abord sur la droite si bien que, malgré mes efforts – ou malgré les efforts que je faisais car je n'y pense plus maintenant – j'ai tendance à parler en coin. On m'a dit (mais est-ce vrai ?) que cela vient de ce que le groupe sanguin de ma mère est A-rhésus négatif alors que celui de mon père était A-positif. En principe, je n'aurais jamais dû naître. Cette incompatibilité de rhésus se solde normalement par une fausse couche. Quand j'étais petite, cela me faisait froid dans le dos.

Le corps, lui, est loin d'être ingrat : je suis de taille 34. Encore maintenant, à

quarante-huit ans bien sonnés, j'ai les seins petits et durs, le ventre absolument plat, les jambes élégantes, les attaches fines. En quittant l'école, j'ai travaillé dans une maison de confection ; pas une maison au nom prestigieux, non, plutôt un bague de la couture, mais nous avions nos propres créations et c'était toujours moi qui, parmi les ouvrières, montais sur la table pour les essayages car, comme aujourd'hui, j'avais la silhouette ad hoc. "Allez, Christine, on y va." Je laissais tomber ce que j'étais en train de faire. Je laissais aussi tomber mon tablier gris et ma robe. En petite

culotte (car je n'ai jamais eu besoin de soutien-gorge), je montais sur la table. J'étais heureuse de changer d'occupation et de laisser mes yeux et mes doigts se reposer. Même Cyrille, le patron, un grand type sérieux au long visage couperosé, me regardait sans me voir tant il en avait l'habitude. Debout contre le mur, près de la porte du bureau, la main sur le menton, il se préoccupait uniquement de ce qu'on essayait de me mettre sur le dos, calculait le prix de revient et supputait ses chances de succès auprès des revendeurs et détaillants.

J'aurais pu être mannequin de classe internationale, gagnant des millions, me déplaçant en avion privé. Seulement voilà : j'ai un visage ingrat. "Pas laid", s'empressait-on d'ajouter jadis, "non, pas laid, certainement, mais ingrat." C'est pour cela, peut-être, que je n'aime pas qu'on me prenne en photo, tout au moins en couleurs. Le noir et blanc, ça va encore, du moins essayé-je de m'en convaincre.

Je suis maintenant, et ce depuis près de dix ans, Technicienne de Surface dans une école primaire. "Technicienne de Surface" ! Je n'arrive pas à m'y habituer. Depuis la prise du pouvoir

par les soixante-huitards, il n'y a plus d'aveugles, de sourds, de balayeurs, d'éboueurs, de cancre ou de Noirs. Au lieu de Noir, il faut maintenant dire *Black* comme si *Black* ne voulait pas dire noir. J'attends encore de rencontrer le premier Blanc qui s'offusquerait qu'on l'appelle *Blanc*. Ça irait mieux si on disait *White* ?

Je suis fonctionnaire. J'en ai le statut. Je suis irrenvoyable. Je n'en suis pas fière. Il faudrait vraiment, pour me mettre à la porte, que j'arrive au travail complètement ivre, que j'insulte tout le monde ou que je me promène toute nue devant les élèves. Non, je n'en suis

pas fière. Mon humble vie se pelotonne dans cette niche de sécurité.

Ai-je mentionné que mes cheveux sont - ou plutôt étaient - noirs ? ...d'un beau noir (ou devrais-je dire *black* pour faire plaisir aux soixante-huitards ?) un noir profond, lisse et lumineux comme ceux d'une Chinoise mais ils ont tourné au gris. Alors maintenant je les teins mais je n'en change pas la couleur. Comme tout le monde, j'ai essayé des variations : j'ai été blonde, rousse, brune... mais ce n'était pas moi. Je suis toujours revenue au noir et je m'y tiens. J'affectionne les coupes de cheveux très courtes. Ça attire moins la poussière,

c'est facile à laver et encore plus à sécher.

Je suis, je l'ai dit, fonctionnaire. Je fais partie des planqués, même si je survis tout au bas de l'échelle des salaires. J'ai aussi le dos fragile, condition peu recommandée lorsqu'on manie balais, fauberts, seaux d'eau, aspirateurs, cirieuses et autres inventions. Cela vient de l'époque où, à l'école primaire, je faisais de la gymnastique. J'adorais cela, et suis encore tout à fait capable de sucer mon gros orteil (non qu'il y ait une sérieuse demande pour ce genre de chose). Je pourrais aussi faire le saut périlleux sur un trampoline. Ce qu'on

ne me disait pas, à l'époque, c'est que la gymnastique vous prépare de sévères douleurs pour l'âge adulte. Mon travail me fait souvent très mal mais, par un réflexe idiot, que je ne m'explique pas, je refuse de me réfugier dans les congés de maladie. Je m'accroche, je serre les dents. Je geins parfois sans le vouloir et les autres *techniciennes de surface* me regardent d'un air bizarre. Dans de tels moments, l'air, autour de moi, devient gris, et chaque geste me coûte autant que si mes chevilles et mes poignets devaient porter de lourdes chaînes. Je n'entends plus ce qu'on me dit. Je

réponds à côté. On me croit simplette ou encore un peu folle.

“Tu finiras balayeur” disaient parfois mes profs quand j’étais adolescente. Ils ne disaient jamais “balayeuse” car ils s’adressaient aux garçons. D’autres fois, c’était : “Tu finiras en prison”. Tout le monde rigolait, mais bien des années plus tard, j’ai reconnu, dans le journal local, les noms de trois de mes anciens camarades de classe qui avaient été condamnés pour une série de cambriolages. Les profs savaient, l’ayant observé tant de fois, que “quand on est con c’est pour la vie”. La soi-disant Justice, elle, ne l’a pas encore

compris. Elle s'empresse de relâcher les truands pour donner à la Police le plaisir de les rattraper et aux tribunaux le plaisir de les rejuger. Tant pis pour les victimes : au moins, ça "crée des emplois".

J'ai fini balayeuse parce que j'ai toujours tout loupé : les concours de gymnastique puis le BEPC, comme s'appelait alors le Brevet des Collèges et enfin le Bac car, même sans BEPC, on pouvait s'obstiner et continuer jusqu'au Bac. J'avais des 18 ou même des 19 sur 20 en français, anglais et latin et parfois aussi de bonnes notes en Histoire mais pour le reste, ça se

situait entre 1 et 5. On m'avait déclarée *nulle en maths*, ce qui impliquait automatiquement *nulle en physique, chimie, biologie...* Quant aux autres matières, je passais tellement de temps à essayer de faire mes devoirs de maths et de sciences que je négligeais les sujets que j'aimais bien. Comment se fait-il alors que si, maintenant, j'ai l'occasion de regarder *Des Chiffres et des Lettres*, *j'arrive* à trouver la solution des chiffres mentalement, en quelques secondes, et presque toujours avant les candidats eux-mêmes ?

Avec neuf sur vingt de moyenne, j'ai laissé le Bac me filer sous le nez, et ne

me suis jamais représentée. En effet, plus je grandissais, plus je me rendais compte à quel point ma mère souffrait de sa pauvreté. Il fallait faire quelque chose.

La tentation de blâmer quelqu'un est forte mais je ne trouve rien ni personne à blâmer, pas même moi car je travaillais avec acharnement. Je n'aurais pas pu faire mieux. Je me bats contre du vide. Les enseignants étaient plutôt distants mais, dans l'ensemble, sympathiques et compétents... avec une exception de taille : celle de ma prof de français en Sixième. J'avais rendu ma première rédaction à,

Toutoune – mystérieux surnom dont l’avaient affublé plusieurs générations d’élèves avant moi, et qui a dû lui coller à la peau pour le restant de sa carrière – Toutoune donc, me lança presque la copie au visage et prononça d’une voix acide : “Rouzier” (on nous appelait par nos noms de famille à l’époque) “vous regarderez la définition du mot *Plagiat* dans le dictionnaire.” Elle m’avait mis zéro sur vingt. De nos jours, je serais allée voir le principal et j’aurais exigé qu’on me mette seule dans une salle de classe avec un sujet de rédaction mais, à cette époque, je me contentai d’essuyer quelques larmes.

Pour les rédactions suivantes, je gribouillai n'importe quoi pour obtenir des deux ou trois sur vingt. Au moment de l'examen de passage en cinquième, je me ressaisis et Toutoune, avec beaucoup de mauvaise grâce, m'octroya un douze. Pendant les années qui suivirent, je n'eus jamais moins de 18 pour tous mes devoirs de français. J'eus également la chance de ne plus retomber sur Toutoune.

La violence scolaire n'existait pas. En tous cas, je n'en ai jamais fait l'expérience. Aucun ni aucune de mes camarades ne s'en sont plaints. Pas de racket non plus. Pas de drogues. Il y

avait parfois un peu de bruit dans les salles de classes mais il était plus souvent le fait de bavardages, d'expressions spontanées ou d'astuces vaseuses qu'à une volonté de chahuter, tel le jour où le prof d'anglais cria à une grosse fille qui mâchonnait un chewing-gum "Béatrice : dans la corbeille, s'il vous plaît"...et qu'une petite voix couina au dernier gang "Elle rentrera jamais..."

La violence n'était pas loin de nous, pourtant. Elle régnait au Lycée Technique. On parlait de "mecs qui s'étaient fait dérrouiller" et de bagarres au couteau. Comme d'habitude dans

ces racontars d'adolescents il y avait probablement un fond de vérité et beaucoup d'exagération. Toujours est-il que lorsqu'un garçon (jamais une fille) de notre collège-lycée dépassait un peu les bornes de la bienséance, il suffisait que le Surgé (Surveillant Général) mentionne les mots "Lycée Technique" pour que le fautif se calme immédiatement.

Notre établissement s'appelait Aristide-Briand. J'aimais bien "Aristide", comme on l'appelait entre élèves. L'atmosphère y était décontractée ; trop peut-être car s'il était possible d'y travailler et d'y

réussir, on pouvait aussi échouer dans l'indifférence la plus complète.

Les bâtiments ? Impossible d'en parler. Il n'y avait pas de bâtiments. "Aristide" n'était qu'une collection de classes préfabriquées disposées ici et là sur un modeste promontoire à un ou deux mètres au-dessus du niveau des routes qui l'entouraient. Même les bureaux, même l'antre du Principal était en provisoire. Les classes ressemblaient à des cubes gris posés sur un lac de boue argileuse. Dans chacune de ces cages le plancher tremblait sous nos pieds, plancher rapidement maculé de traînées jaunes. Par temps froid, des

radiateurs électriques poussiéreux, gaspillaient allègrement l'argent du contribuable sans vraiment chauffer quoi que ce soit. Ceux qui, parmi ces radiateurs, possédaient un ventilateur incorporé produisaient des bruits de crécelle ou de râles d'agonisant.

Notre établissement scolaire était l'image même d'une ville rapidement reconstruite après la guerre et dont les trottoirs disloqués, caillouteux ou terreux présentaient un aspect de chantier permanent. Il y avait un "Centre Commercial" qui ressemblait à "Aristide" : rectangle de bâtiments provisoires comprenant des magasins,

bien sûr, mais aussi des cafés et surtout un restaurant ouvrier. Pour un prix dérisoire on servait un repas simple mais très bon sur de grossières tables rectangulaires en bois blanc. Le meilleur des plats reste, dans mon souvenir, le *bœuf bourguignon*, servi sur des pommes de terre persillées. Avec le recul, j'admire la conscience professionnelle et l'amour du métier de ceux qui travaillaient dans ce restaurant des pauvres. Deux bancs permettaient d'asseoir douze personnes à chaque table : six de chaque côté. J'y allais chaque fois que les maigres ressources de ma mère le permettaient.

Certes, on y trouvait des ouvriers mais aussi beaucoup de modestes employés de bureau et de magasin. J'ai gardé de très bons souvenirs de cette cantine. Le niveau sonore y était remarquablement bas. Les hommes, car les habitués étaient surtout des hommes, mangeaient presque en silence et je n'y ai entendu, en tout et pour tout, qu'une seule remarque idiote. Lors d'une chaude journée de juin et pendant qu'une serveuse dodue et cramoisie se démenait entre les tables, un petit vieux en complet-veston brun à rayures blanches qui devait dater des années trente, déclara : "Ça doit

mousser à la barbichette” mais il fut bien le seul à trouver cela drôle.

Pour sortir le soir, il me fallait attendre une invitation car je n’avais jamais le moindre sou. Ma mère, veuve dès l’année de ma naissance, vivait de travaux de couture. Je ne me souviens pas d’avoir jamais eu faim mais souvent, pour le dîner, nous avions une pomme de terre en robe des champs (ou en robe de chambre, comme on disait pour rigoler) coupée en rondelles. Luxe suprême, chaque rondelle avait droit à une noisette de beurre. Nous trouvions que c’était un bon repas.

Des copines ou copains plus fortunés que moi m'emmenaient au café de temps en temps. Je prenais un chocolat que je faisais durer, pendant que toute la bande se mettait à fumer. J'adorais ces établissements, surtout en hiver car il y faisait plus chaud qu'au lycée et, bien sûr, plus chaud que chez moi. J'en étais venue à humer avec délice leur air pollué par le tabac et les vapeurs d'alcool. Il fallait que je fasse des efforts pour ne pas laisser mes paupières s'alourdir et pour éviter de m'endormir sur la banquette. Cela gâchait un peu mon plaisir.

La seule fois où je fus invitée à une soirée, je m’y suis, là encore, presque endormie. J’y étais allée habillée d’un lainage mauve à manches longues et à col roulé. Ici et là, il y avait des petits triangles blancs dans le tissu. Je portais, retenu par une large ceinture dorée, un pantalon du même mauve mais sans les taches blanches. Ma mère et moi étions tellement habiles couturières que nous faisons tous nos habits, souvent avec des restes de tissus donnés par des clientes ou encore avec des fins de séries achetées en solde. Résultat : illusion d’optique. Ceux qui

me connaissaient mal croyaient que je venais d'un milieu aisé.

J'avais trouvé la chaleur de l'appartement assez soporifique mais le coût de grâce m'avait été donné par deux verres de Porto, servis à quelques minutes d'intervalle. J'étais l'une des seules à ne pas fumer. Il aurait presque fallu une boussole pour se diriger dans le brouillard de toutes ces cigarettes. Je dansai longuement avec un garçon dont le but avoué était de faire médecine, et qui bien des années plus tard, devint effectivement médecin. Je n'étais guère attirée par lui, et il semblait (mais cela ne me surprenait

plus) que ce fût réciproque. Nous dansions serrés l'un contre l'autre. C'était normal : tout le monde en faisait autant. Il faut dire que, pour ne pas déranger les voisins, nous avions mis de la musique douce. Les adolescents d'aujourd'hui n'ont pas cette politesse. J'ai oublié le nom du garçon et arrive avec peine à revoir son visage. Son geste le plus intime fut de presser légèrement son front contre le mien pendant que les Platters se lançaient dans un velouté *Smoke gets in your Eyes*.

Bientôt, je tombai de sommeil et dus m'en excuser. Je me retirai dans la

chambre où nous avons laissé tous les manteaux. C'était la seule pièce qui n'était pas chauffée. Elle sentait la laine froide. J'éteignis la lumière et m'étendis sur l'un des deux lits. Frissonnant, je ramenai quelques manteaux sur moi. Il ne faisait pas complètement noir car le haut de la porte était vitré. Je fus réveillée par un grincement de charnières, un bref apport de clarté et des chuchotements. Entra Dominique, un grand type, large d'épaules, et aux cheveux coupés en brosse. Lui, il voulait devenir comédien, mais finit comme régisseur, ce qui n'est déjà pas si mal. Il était suivi d'une fille que je

connaissais seulement de vue. Je fis mine de dormir mais sans fermer complètement les paupières. Camouflée dans les manteaux, j'étais pratiquement invisible. Ce qui m'étonnait beaucoup, c'était que Dominique et cette fille n'avaient pas dansé ensemble de toute la soirée. J'étais fort naïve et incapable d'imaginer qu'une étincelle de sensualité puisse s'allumer ainsi à l'improviste entre deux personnes se connaissant à peine. Il était également possible qu'ils se fussent déjà rencontrés et qu'il existât entre eux une discrète et durable complicité.

Dominique referma la porte pendant que, debout au milieu de la pièce, la jeune fille laissait sa petite culotte descendre sur ses chevilles puis l'enlevait complètement et la faisait disparaître dans la poche de ce qui devait être son imperméable (du moins l'espérais-je). Après avoir repoussé quelques manteaux, elle s'assit sur l'autre lit où Dominique la rejoignit. Ils s'embrassèrent. En émettant un petit cri de plaisir, elle sursauta lorsque Dominique, lui passant une main sous la jupe, remonta jusqu'à sa vulve, mais alors elle ouvrit tout grand les jambes. J'entendis des bruits de profonde

respiration qui durèrent quelques minutes et furent suivis d'un gémissement, aigu comme un cri de douleur. Après un moment de silence et de calme, elle aida Dominique à sortir son sexe. Je n'avais jamais vu de pénis en érection. Elle l'agrippa et se mit à le branler assez vigoureusement. En très peu de temps, Dominique avait joui avec un grognement sourd. Ils se mirent alors à ricaner et à se dire des "chut" mutuellement. Ils quittèrent la pièce aussi furtivement qu'ils y étaient arrivés. Je n'avais plus du tout envie de dormir. Je leur donnai le temps de revenir au salon, me levai à mon tour,

allumai la lampe de chevet et regardai, fascinée, les quelques gouttes de sperme qui tachaient le tapis.

Avant de rejoindre les autres invités, je passai par les toilettes pour ne pas éveiller les soupçons. Dominique dansait avec la fille qu'il avait amenée à la soirée et non pas avec celle qu'il avait conduite dans la chambre. Quant à cette dernière, elle papotait gentiment avec deux ou trois autres qui venaient de se porter volontaires pour faire un peu de vaisselle, et elle se dirigeait vers la cuisine. J'avais la tête en feu. "Comment peut-on ?" me répétais-je. "Comment peut-on ?" Je me sentais

un peu malade, le double Porto aidant, très certainement. Y avait-il des garçons qui me regardaient en se demandant si j'aimerais, moi aussi, les faire jouir furtivement, et sans y attacher la moindre importance ? Je n'avais pas de *cavalier* ce soir-là (je n'en avais jamais) et en un sens cela me soulageait. J'avais été invitée par une élève de ma classe. Nous étions, en fait, dans l'appartement de ses parents, absents pendant cette fin de semaine-là. Je décidai de me porter volontaire pour la vaisselle moi aussi. Dans la lumière crue de la cuisine, je ne pouvais m'empêcher d'*éplucher* le

visage de *cette fille*. Elle semblait tout à fait à son aise. Je savais que, sous sa petite robe rose et droite, toute simple et sans manches, elle ne portait pas de culotte, que des doigts masculins venaient de la conduire à l'orgasme et que, cinq minutes auparavant, elle avait fait jouir Dominique. Cela me troublait profondément. Elle s'appelait Janine, découvris-je après avoir engagé la conversation. Déformée par les préjugés catholiques de mon enfance, je m'étais attendue à la trouver dure, blasée et même franchement vulgaire avec un maquillage outrancier, mais elle était élégante, enjouée, sans

prétention, absolument charmante... et cela me troubla encore plus. Son visage ovale, aux traits réguliers, arborait fréquemment un sourire adorable. Je regardais ses mains... M'excusant auprès de mon amie, je décidai de rentrer à la maison.

La seule autre fois où je suis sortie durant mes années de collège et de lycée fut lorsqu'on m'emmena en voiture dans une sorte de bar qui différait beaucoup des bistrots que je fréquentais de temps en temps. Celui-là était presque silencieux : musique douce seulement. Chaque section, bien séparée des autres, était

entourée de gros sofas de cuir rouge dans lesquels on enfonçait tellement qu'il fallait se hisser puis faire glisser les fesses vers le bord du siège et étendre le bras pour attraper des verres posés sur une table basse. Le contraste entre l'apparent confort de cet établissement et l'inconfort patent des sièges m'entraînait dans une sorte de méditation amusée... Il régnait dans ce bar une odeur de cigarettes américaines et de cognac qui contrastait avec le mélange pastis/gauloises auquel j'étais habituée.

Sur l'un des sofas je vis pour la première fois - mais aussi la dernière -

deux filles que je connaissais vaguement s'embrasser sur la bouche. La profondeur des sièges remontait leur jupe. On apercevait, entre leurs jolies cuisses d'adolescentes, le minuscule triangle blanc de leur culotte et je fus envahie d'une émotion intense que je ne parvins jamais à analyser, partagée que j'étais entre la surprise, un certain dégoût initial et une pointe de jalousie. Si aucun garçon ne me trouvait jolie, ne ferais-je pas aussi bien, me demandai-je alors, de chercher une fille qui elle, m'aimerait vraiment et n'aurait pas peur de le montrer en public ? Faut-il du courage

pour franchir le pas et passer la frontière de l'homosexualité ? Les résultats récompensent-ils ce courage ? Revenue chez moi, j'en rêvai toute la nuit. Au petit déjeuner, ma mère me demanda pourquoi je "bobais", ce qui, dans son patois normand, voulait dire que j'étais dans la Lune.

J'ai pourtant eu un petit ami, si on peut dire, pendant quelques semaines. Roland était un grand timide. Il tremblait la première fois qu'il me demanda s'il pouvait me raccompagner chez moi après les cours. Je ne savais pas encore à quel point la timidité peut s'accompagner de frustration et de

violence réprimées dirigées contre les autres mais aussi contre le timide lui-même. Au bout de quelques jours il m'accompagnait régulièrement. Nos camarades de classe pensaient que nous sortions ensemble. Je me suis souvent demandée par la suite si ce n'était pas là le seul but de l'opération. Nous étions deux créatures fragiles et peureuses qui voulaient se donner l'illusion de ne pas l'être.

Un jour, pourtant, il m'invita chez lui. Je le suivis vers un immeuble luxueux. Nous prîmes un ascenseur et entrâmes dans ce qui, pour moi, représentait un magnifique appartement où

dominaient les tons crèmes et ocres, et où des rideaux transparents faisaient plus que tamiser la lumière : ils semblaient isoler cet intérieur de la dureté du monde extérieur. On y sentait la cire, les gâteaux cuits au four et le café fraîchement moulu. La grande surprise fut d’y trouver une femme de ménage, une gentille jeune fille à peine plus âgée que moi qui m’accueillit d’un joyeux “bonjour”, referma un placard, tapota distraitement deux ou trois coussins qui n’en avaient pas besoin et déclara : “Bon, Roland, je vous laisse maintenant.”

Je devais avoir l'air d'une gourde... plus que d'une gourde, d'une vilaine petite arrogante car j'étais tellement estomaquée que je pense bien n'avoir même pas répondu à ce "bonjour" ni rendu un sourire.

Comme d'habitude, lorsque je me trouvais chez quelqu'un d'autre, je ne pouvais m'empêcher d'admirer et de comparer... Jamais je n'aurais blâmé ma mère pour le manque de confort de notre appartement car je connaissais parfaitement ses revenus, mais en visite, je m'émerveillais à la vue d'un grand frigo, je m'extasiais intérieurement sur les radiateurs du

chauffage central, pleurais presque de tristesse en entrant dans une salle de bain spacieuse, aux effluves de savons parfumés, aux murs couleur pastel, à la baignoire ovale, aux robinets qui semblaient plaqués or...

Les pauvres, payant toujours davantage que les autres pour tout ce dont ils ont besoin, il fallait, chez nous, se contenter de radiateurs électriques. Nous les allumions le moins souvent possible. La cuisine, minuscule, aux placards qui s'ouvraient mal et aux tiroirs qui se coinçaient à mi-chemin, ne possédait pas de surface de travail. On épluchait les légumes et on

préparait les plats sur la table de la non moins minuscule salle à manger. Dans la salle de bain, on se tenait debout au centre d'une baignoire-sabot où les rideaux de la douche vous attaquaient de leur froides et persistantes étreintes. On tirait sur une corde, et une sorte de halo à la chaleur toute symbolique s'allumait au plafond. Rien, dans l'appartement, ne donnait l'impression d'être véritablement "fini" ; aussi était-ce presque toujours avec un douloureux mélange de soulagement et de frustration que je pénétrais chez les autres...

“Tes parents ne sont pas là ?”
demandai-je bêtement, me doutant
bien qu’ autrement Roland ne m’aurait
pas demandé de monter chez lui.

“Je n’ai pas de parents. Je vis avec mon
tuteur. C’est un type bien. Il est
représentant de commerce. Pas
souvent ici.”

Roland m’offrit un siège, s’assit en face
de moi, et mal à l’aise, se tortilla sans
rien ajouter puis, pris d’une véritable
inspiration, m’offrit un jus d’orange,
que j’acceptai volontiers car chez nous
c’était considéré comme un luxe. Nous
buvions l’eau du robinet, c’est tout.

Comme d'habitude, j'étais beaucoup mieux habillée que les conditions dans lesquelles je vivais auraient pu le laisser penser. Je portais un fin tricot bleu pâle sur des pantalons bleu foncé. Je bus mon jus d'orange. Il but le sien. Je vis que la torture de l'indécision allait le reprendre. Soudain très irritée et impatiente, je me levai. Il me laissa partir avec, sur son visage, une expression de soulagement qu'il n'essayait même pas de cacher.

La semaine suivante, il m'emmena sur sa petite moto vers la résidence secondaire de son tuteur à seulement quelques kilomètres de la ville. Il

m'abreuva de conseils sur la façon de se pencher dans les virages afin de ne pas déséquilibrer la machine. Je n'eus aucun mal à m'y conformer, et trouvai la balade si excitante et vivifiante qu'elle me fit comprendre comment on peut rapidement devenir accro. Pour l'occasion, j'avais mis une sorte de bleu de chauffe en denim, mais bien coupé, au-dessus d'un chandail rouge à col roulé.

Pour atteindre la villa, il fallait descendre par un chemin de terre étroit. Nous marchions de chaque côté de la moto en la retenant. Aucun véhicule ne pouvant passer, la maison

avait dû être construite avec des matériaux apportés à dos d'homme ou en brouette. C'était une charmante construction, style 1920, avec un petit jardin assez négligé. Roland fouilla ses poches. "Merde ! J'ai oublié les clefs."

En admettant qu'il ne les ait pas oubliées exprès, que serait-il arrivé s'il les avait trouvées ? M'aurait-il embrassée ? Serions-nous allés plus loin ? M'aurait-il fait jouir comme Dominique avait fait jouir la fille de la chambre aux manteaux ? Aurais-je saisi dans ma main une érection sursautant sous d'irrépressibles giclées de sperme ? Aurais-je perdu ma virginité ?

Appuyés à la murette qui dominait la plage, nous restions silencieux. Nous étions seuls dans ce jardin parfaitement isolé. Rien n'aurait empêché Roland de m'embrasser ou – pourquoi pas ? – de me toucher. J'en mourais d'envie mais n'avais pas le courage de faire le premier pas. J'enviais maladivement la fille à la robe rose... J'aurais dû mettre une jupe au lieu de ce ridicule bleu de travail.

Nous remontâmes le chemin de terre comme l'auraient fait deux coupables, ce que nous étions en effet... coupables d'avoir perdu une occasion en or. À chaque pas, j'étais consciente, contre

ma vulve, d'une moiteur absorbée par l'entre-jambes de la culotte et qui refroidissait progressivement.

Le lendemain, en revenant du lycée, et alors que nous longions le mur du cimetière, Roland me demanda : "Tu veux venir avec moi au cinéma demain soir ?" Je réfléchis. À quoi tout cela rimait-il ? Nous étions arrivés au bout du mur, du moins de ce côté-là car il faisait alors un angle droit le long d'une rue étroite.

"Non, pas demain soir."

"Mercredi ?"

"Non plus, j'ai trop de travail."

Il s'arrêta de marcher. Moi aussi. Nous étions face à face. "Va te faire foutre !" hurla-t-il. Puis, tournant dans la petite rue, il s'éloigna à grands pas.

Après cela, lorsque nous nous retrouvions, il évitait mes regards, et ne revint plus jamais me parler. Plus que tout, je suppose, il était en colère contre lui-même. Je l'avais trouvé beau et gentil mais je ne l'aimais pas assez pour faire l'effort de renouer avec lui. C'était une ombre. J'avais besoin d'un ami en chair et en os.

Maintenant, s'il est encore en vie, je ne détesterais pas de le revoir. Nous

pourrions nous pardonner nos hésitations et nos brusqueries d'adolescents. Étrange, tout de même, à quel point je me souviens de lui alors que nous ne nous sommes même pas embrassés... J'imagine qu'il a fait un beau mariage et qu'il a une belle situation. À la réflexion, aurais-je vraiment le courage de le rencontrer et d'admettre, négligemment, que je suis *technicienne de surface* ?

J'avais vingt-huit ans bien sonnés avant de faire, avec Paulin, une rencontre plus complète et plus gratifiante. Au fil des ans, je me suis rendu compte que les adolescents – et même les jeunes hommes – ne s'intéressent guère à la

perfection corporelle. Il y a des exceptions, bien sûr. Ce qu'il leur faut, en général, c'est avant tout un joli minois. Ce n'est qu'avec l'âge que les vieux vicelards, ou peut-être devrais-je dire les vrais connaisseurs de l'amour, savent détecter la beauté cachée d'une femme au visage ingrat... C'est peut-être pour cela que j'ai dû attendre si longtemps.

CHAPITRE ONZE

Ernée-sur-Mer 1993

Chaude soirée du mois de mai. Ciel gris, air dépourvu du moindre souffle, colonnes d'insectes dansant près des lilas...

De temps en temps, le sifflet d'un merle mélancoliquement perdu dans le vert tendre de la végétation soulignait le calme du moment. Nous avons fini de dîner mais les journées devenues longues nous avaient attirés vers le patio. Allongés sur des transats, nous nous laissions hypnotiser par le

presque-silence du jardin mais aussi par son parfum de feuilles et de fleurs tendues vers la prochaine rosée nocturne. De temps en temps un moineau effronté venait se poser tout près de nous.

Laurent et moi avions souvent de longues discussions. Il me faisait connaître des pans entiers de musique classique que j'avais, jusqu'alors, complètement ignorés : les opéras de Joseph Haydn, par exemple. Il est vrai que la magnifique chaîne haute-fidélité qu'il possédait donnait une tout autre qualité d'écoute que celle de mon combiné portable radio-CD. Moi, je lui avais révélé *Le Spectre de la Rose* d'Hector Berlioz. Offertes par Janet

Baker, ces quelques minutes descendues d'un monde qui n'est pas le nôtre, un paradis perdu peut-être, déclenchaient souvent mes larmes. Paulin aurait été complètement incapable de comprendre cela. Mon ancien amant me rappelait un peu la mini-planète Pluton, si éloignée de la lumière et de la chaleur du soleil qu'il lui faut 242 ans pour en faire le tour.

En d'autres circonstances, que ce soit devant la cheminée ou sur le patio, Laurent et moi restions très souvent sans rien dire. Le silence m'avait irritée chez Paulin car il représentait le symptôme d'une incapacité à s'exprimer sur quoi que ce soit d'intéressant. Paulin était un hangar

vide. Par contraste, le silence me calmait et m'enchantait chez Laurent car ce n'était pas le même silence. C'était celui d'une personne sensible et cultivée qui possédait une immense culture littéraire, musicale, cinématographique, artistique... Il avait des choses à dire, des opinions à développer. C'était le silence d'un hangar plein. Il me rassurait. Je sentais alors la vie s'écouler goutte à goutte, seconde après seconde dans une dimension qu'il faut bien appeler : le bonheur. La voix de Laurent me tira de ma rêverie.

“À part les hélicoptères, personne ne peut nous voir ici, entre ces hauts

murs. Quand il fait beau et chaud, je me fais bronzer à poil parfois”.

Je ne savais pas quoi répondre et ne répondis rien mais j’essayais de l’imaginer sur sa chaise longue. Pas très excitant. S’attendait-il à ce que je lui tienne compagnie dans le plus simple appareil ? Curieusement, je sentais que cela ne m’aurait pas dérangée le moins du monde. D’une part il m’avait déjà vue en monokini et d’autre part je sentais que je pouvais lui faire confiance. J’avais la certitude qu’il n’allait pas me sauter dessus comme un étalon en chaleur. J’en vins même à souhaiter que, la météo aidant, il renouvelle sa proposition.

En l'occurrence, la météo, ce soir-là, décida qu'un peu de pluie ferait du bien au jardin. Je portais une chemise d'homme blanche sur des pantalons gris et je voyais sur mes cuisses les taches sombres que dessinaient les premières gouttes. Laurent et moi battîmes en retraite. Les chiens nous suivirent. Rentrés dans la salle à manger, nous laissâmes les portes-fenêtres grand ouvertes et restâmes plusieurs minutes à regarder la pluie et respirer son odeur de terre fraîchement humide. Le merle, toutes les trente secondes à peu près, continuait à siffler comme si de rien n'était. L'averse se précisa, remplissant le jardin de son murmure, faisant frémir les feuilles.

Les rebords de la cabane à outils laissaient bruyamment tomber des filets d'eau sur le pavage de la terrasse. J'avais envie de pencher la tête vers Laurent et de la poser sur son épaule. Il avait peut-être ressenti un peu la même chose car, après qu'il eut appelé un taxi et que j'eus mis mon imperméable, il s'approcha de moi. "J'aimerais te prendre dans mes bras." murmura-t-il.

Instinctivement, bêtement, je reculai. J'ai souvent repensé à cet instant et je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai agi comme si la pensée d'être serrée dans ses bras me dégoûtait. Je lui en reparlai plus tard. Il me dit que, pour ne pas m'alarmer, il avait précisément attendu, avant de faire sa proposition,

que je remette mon imperméable. De cette façon, pensait-il, je devais normalement me sentir moins vulnérable. Je reconnais là sa délicatesse. Ce soir-là, penaud comme un enfant grondé, il ajouta : “Tu reviens mercredi prochain ?”

“Bien sûr... Si tu veux...”

Il se contenta de sourire. À la maison, étendue tout habillée sur mon lit, je me rendis soudain compte à quel point ces merveilleux mercredis m'auraient manqué. Ils étaient devenus des fenêtres sur un style de vie et un univers autre que le mien.

Laurent m'avait raconté une expérience quelque peu similaire alors

qu'il faisait ses classes dans la Marine Nationale, et cette expérience, cette conscience d'un autre univers, l'avait profondément affecté lui aussi. Il me fit remarquer plusieurs fois, moitié rieur, moitié sérieux, combien son accident de cheval était arrivé mal à propos. Arrivé à Hourtin, il s'était retrouvé dans une chambrée d'appelés dont aucun n'était méchant ni même antipathique mais, sur ces vingt jeunes hommes, il y avait dix-neuf semi-illettrés. Les gradés, dans leur majorité, étaient pires : Bretons perpétuellement avinés, Corses colériques et imprévisibles. Aucun d'eux n'aurait pu écrire une ligne sans faire une dizaine de fautes. La France était aussi bien défendue qu'en 1939.

Laurent acceptait tout cela mais n'en souffrait pas. Possédant une conscience aiguë des variations dans les conditions humaines, il savait à quel point d'autres personnes, de par le monde, étaient plus malheureuses que lui à ce moment-là. Il savait aussi que cela ne durerait pas. Un jour, cependant, il entra, par curiosité, dans le local de l'aumônerie et fut immédiatement séduit par sa bonne odeur de boiseries chaudes et de papier poussiéreux, car partout il y avait des revues, des romans policiers... C'était un havre de paix. Il y avait aussi, sur une table en bois blanc, un tourne-disque d'assez bonne qualité, et sur les étagères, de vieux microsillons. Il en prit un au hasard : Concertos Brandebourgeois. Il

le plaça sur la platine et, dans une succession de cliquetis, fit démarrer l'appareil. Alors, et de même que parfois un haut-le-cœur nous prend tellement par surprise que l'on se met à dégoûter avant même de nous rendre compte de ce qui nous arrive, il se sentit fondre en larmes. Les joues ruisselantes, il s'approcha de la fenêtre et contempla la ligne sombre des sapins qui entouraient la base maritime d'Hourtin. Oui, au-delà de ces frontières imposantes et froides comme une forêt germanique, au-delà de ce camp d'entraînement sans âme et sans intelligence, il y avait réellement une civilisation. Laurent ne retourna jamais à l'aumônerie et ne rencontra jamais l'aumônier.

La maison de Laurent était devenue cet au-delà, apparemment inaccessible mais bien réel. Ne plus y revenir m'aurait coûté toutes les angoisses de l'exil. *Le vieux en pince pour toi*, avait dit Paulin des dizaines de fois. Pourquoi avais-je refusé de l'admettre ? Peur du ridicule à cause de la différence d'âge ? Non : peur de moi-même, peur de ne pas savoir comment réagir, et en même temps, peur de perdre l'amitié (l'amour?) de Laurent.

Pendant presque toute la soirée du mercredi suivant, je gardai, par honte et par méfiance du faux-pas, un silence que Laurent interpréta mal. Il crut que je boudais. Je fis de mon mieux pour le

rassurer mais ma gorge, serrée par l'appréhension, donnait à ma voix, la tonalité du mensonge. Il dut s'en offusquer car lorsque je lui demandai de me raccompagner à la maison de bonne heure, il ne fit aucune objection. J'étais désespérée. *Je le perds par ma faute pensais-je et lui, il croit que c'est de sa faute. Il faut absolument faire quelque chose.*

Je n'étais jamais allée chez lui en dehors de nos mercredis habituels. Le dimanche de cette même semaine, je pris une décision extraordinaire. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment c'est arrivé. J'aimerais pouvoir dire que j'avais tout arrangé, tout planifié avec le talent d'un grand

stratège. La vérité, c'est que je me laissai guider par mon instinct. Mon subconscient avait peut-être été mon général et avait peut-être élaboré la tactique à suivre. En tous cas, ce dimanche matin-là, tactique ou instinct, il y avait en moi une force irrésistible. J'étais possédée comme on peut l'être par un extra-terrestre (je devrais arrêter de regarder des films de science-fiction).

Depuis quelque temps, Laurent s'était remis à l'anglais. Il ne faisait pas les choses à moitié : vingt minutes de méthode Assimil par jour, écoute de BBC Radio-4 dans sa voiture, lecture de revues en anglais, CD-Rom, et par sa parabole de télévision, CNN et Sky

News. Il accomplissait des progrès remarquables. Au début, en ramonant mes connaissances de collège et de lycée, j'étais meilleure que lui mais, en l'espace de quelques semaines, il m'avait dépassée puis laissée loin derrière. Il en était maintenant à lire des romans dans le texte. Désespérant !

Vers onze heures, j'allongeai la main vers le téléphone. Laurent et moi ne nous étions jamais appelés ainsi. J'eus soudain peur de tomber sur une compagne qu'il aurait *oublié* de mentionner. Trop tard : cela sonnait. Il décrocha presque aussitôt.

“Allô ?” Le ton était ferme. C'était le Laurent du monde des affaires qui me répondait.

“Laurent, c’est moi.”

“Ça par exemple ! Qu’est-ce qui me vaut ce plaisir ?”

Je fus instantanément soulagée. Sa voix semblait remplie de soleil. J’enchaînai :
“Pourrais-tu me traduire en anglais *J’ai envie de faire l’amour avec toi ?*”

“Bien sûr : *I feel like making love to you*”.

Je répétais lentement : “ *I feel like making love to you*”

“C’est cela”.

Un long silence s’installa entre nous. Je répétais, en insistant bien sur chaque mot : “*Laurent, I – feel – like – making – love – to – you*”.

“Oh, my God !” Encore un long silence. Puis, le timbre chargé d’émotion, il ajouta : “Je t’envoie un taxi”. Il me raconta plus tard qu’il avait connu un véritable moment de panique ; non pas à l’idée de faire l’amour avec moi mais parce que, le dimanche, la femme de ménage ne venait pas. Des plats sales étaient empilés sur le lave-vaisselle depuis la veille, son lit n’était pas fait, et lui-même était encore en robe de chambre, pas rasé, pas douché depuis son lever. Il se précipita dans la salle de bain, passa en coup de vent sous la douche, et exceptionnellement se fia au rasoir électrique ; puis, à la hâte, entrepris de faire un peu de rangement.

Ignorant toute cette activité, je prenais mon temps, me douchais, me rasais soigneusement les aisselles et le pubis, et pour une si belle occasion, choisisais un tricot à col roulé vert pâle sur un pantalon couleur ivoire. En-dessous, j'avais mis un petit slip blanc, tout simple et confortable. Pas de soutien-gorge. En arrivant chez Laurent, en traversant la cour, en caressant les chiens, je m'étonnais de me sentir si calme. Laurent venait juste de terminer fébrilement ses préparations. Je vis que ses cheveux étaient encore humides. Il me serra dans ses bras. Je commençai alors à ressentir une certaine gêne. Que devais-je faire ? Où était sa chambre ?

A l'instar des chiens, je n'y étais jamais allée.

Nous n'y allâmes pas, ce jour-là. Il m'embrassa puis glissa les mains sous mon tricot et me l'enleva doucement. Il embrassait comme jamais je n'avais été embrassée (ou comme jamais je ne l'ai été depuis). Il faisait passer dans ses lèvres une subtilité extraordinaire, un mélange inattendu de douceur et de passion, un jeu de langue à la fois sensuel et délicat. Ce baiser, comme tous ceux qui ont suivi, était long, très long. On ne sentait jamais en Laurent l'impatience de passer à autre chose. Il savourait le moment et le faisait durer.

Il me repoussa à bout de bras et me regarda intensément, les yeux brillants.

“Que tu es belle ! Mon Dieu, que tu es belle !”

“Mais tu as déjà vu mes seins à l’atelier.”

“Je ne parlais pas de tes seins.”

“Tu te moques de moi ?”

Il me serra contre lui : “Je suis éperdument amoureux, petite sotte. Tu ne t’en es pas rendue compte ?”

“J’avais peur de l’admettre et de trop en attendre. Moi aussi je t’aime mais la timidité me paralysait. Je n’osais rien dire.”

Il commença de me caresser la poitrine, et les sensations qu’il me donnait étaient si fraîches et si intenses que je

fermai les yeux et me surpris à gémir. Ses mains étaient merveilleusement chaudes et douces. C'était comme si personne ne m'avait jamais touchée. En un sens, c'était vrai : personne ne m'avait à la fois aimée et touchée. Le corps et l'âme ne font qu'un, et le plaisir parfait ne peut venir que de cette communion. Moi qui n'avais pas mouillé depuis si longtemps, j'avais l'impression d'avoir pissé dans ma culotte. Cela me fit rire et me ramena un peu à la surface.

“Pourquoi ris-tu ?” demanda-t-il avec une pointe d'inquiétude.

“Parce que je suis heureuse et parce que je viens de comprendre pas mal de choses. Je t'expliquerai plus tard.”

Je me laissai tomber sur le sofa où, avec délicatesse, Laurent acheva de me déshabiller. Il arrivait à faire plusieurs choses à la fois : enlever mon pantalon, mes socquettes et ma petite culotte, se déshabiller lui-même, m'embrasser des pieds à la tête et s'extasier sur tous les aspects de mon corps. Je pantelais. J'avais un douloureux besoin de lui et j'attendais qu'il se glisse en moi mais il tomba à genoux et commença de me lécher la vulve et le clitoris tout en laissant ses mains errer lentement de mes genoux à mes seins. Je me sentais sombrer dans un monde de sensations chaudes, humides, légères, douces, fortes... un malstrom de contradictions. Au loin, très loin,

j'entendais quelqu'un hurler : c'était moi.

Quand je revins à la surface, j'étais toujours dans la même position. Entre mes jambes souriait le visage de ma vieille tortue qui était devenu le plus beau visage du monde. Encore secouée de vagues de plaisir comme un bâtiment peut l'être par les secousses secondaires d'un tremblement de terre, je regardais Laurent avec incrédulité. Sa voix me fit sursauter : "Pourquoi", demanda-t-il, "criais-tu '*Oh non, Oh non !*' quand tu as joui ? Tu voulais que j'arrête ? Je t'ai fait mal ?"

"Je ne m'en souviens pas. C'est probablement parce que je n'arrivais pas à croire à ce qui m'arrivait. Tu ne

veux pas...?” Franchement, je ne savais plus comment dire : *Tu ne veux pas me pénétrer ?* Cela me semblait à la fois vulgaire et trop clinique mais il avait compris.

“Pas encore : j’admire. Tes petites lèvres sont rose vif et restent entrouvertes. Elles sont magnifiques.” Il passait son doigt sur la ligne qui, partant de l’aîne, divise la cuisse en deux plages concaves distinctes, l’une vers les fesses, l’autre vers le dessus, ligne tendue comme une corde de violon lorsqu’on ouvre tout grand les jambes. “Tu sais comment s’appelle ce muscle ?”

“Aucune idée mais ce n’est pas un muscle, c’est un tendon”.

“Non, c’est un muscle, un muscle très long et très fin... Il représente peut-être ce qu’il y a de plus beau chez la femme.”

“Et il s’appelle ?”

“Le couturier. Ça tombe bien pour une couturière. Tu as le plus beau, le plus doux, le plus lisse couturier que j’aie jamais vu. Je l’adore”. Il y faisait glisser ses lèvres et passait d’une *plage* à l’autre.

Je le contemplais me contemplant et restai ainsi longtemps, ouverte à ses regards et à son admiration. Je me sentais légère, immatérielle, parfaite...

“Et qu’est-ce qui vient en deuxième chez la femme ?”

“Il n’y a pas de deuxième car tout en toi est parfait. Lorsque je regarde une certaine partie de ton corps, j’ai immédiatement l’impression que c’est la plus belle. Tu as, par exemple, des cuisses de Parisienne.”

Je fus secouée de fou rire : “C’est quoi des cuisses de Parisienne ?”

“Je ne sais pas. C’est une expression qui m’est venue comme cela.”

Il joignait le geste à la parole en effleurant mes cuisses du bout des doigts, puis il y fit courir ses lèvres et les reposa sur ma vulve. Je frémis. C’est peut-être difficile à croire mais je ne savais pas qu’une femme pouvait jouir plusieurs fois de suite. Je croyais que ce

serait douloureux. Laurent se recula de quelques centimètres, dégagea bien le clitoris en tirant doucement la peau vers le haut et souffla dessus comme il l'aurait fait sur une cuillerée de soupe trop chaude. Cette fraîcheur inattendue me fit sursauter de plaisir et de surprise. Je m'émerveillais de l'éventail de sensations nouvelles que Laurent me donnait. Je soupirai et fermai les yeux. Il recommença de me lécher. Il s'y prenait si artistiquement ! Il passait sa langue de bas en haut et de gauche à droite, bien sûr, mais surtout en cercles ; des cercles d'une lenteur à la fois exaspérante et merveilleuse, le bout de sa langue semblant parfois s'accrocher au petit capuchon qui protège le clitoris et y pénétrer, si bien

que je râlais sous cet extraordinaire mélange de frustration et de plaisir puis, après un temps qui me sembla très long et, en même temps, très court, explosai de nouveau.

Je me rejetai en arrière, la tête sur le dossier du sofa, vaguement consciente que la pointe de mes fesses baignait dans un curieux mélange de salive et de sécrétion vaginale. Finalement, Laurent me pénétra, presque sans me toucher car il s'appuyait sur le sofa, un bras de chaque côté de ma tête. Je le sentis à peine mais fus délicieusement consciente de la chaleur de son sperme qui se répandait dans mon ventre.

Il y a probablement autant de formes d'amour qu'il y a d'individus sur terre. S'il m'avait fallu, après cette première rencontre, décrire en un seul mot le genre d'amour que j'éprouvais pour Laurent, j'aurais employé le terme dépendance. Je ne pouvais plus me passer de lui. Il s'était transformé en une drogue dont je serais devenue accro dès la première prise. J'en étais intimement consciente et bien déterminée à ne pas lasser mon amant en m'accrochant à lui comme une sangsue, malgré la tentation que j'en avais.

Les semaines qui suivirent furent les plus heureuses de ma vie. Je n'allai pas vivre chez Laurent. Nous avons décidé

cela d'un commun accord. En particulier, je ne voulais pas donner à ma mère l'impression que je l'abandonnais. Elle, si rigide sur la morale pendant mon enfance, était maintenant contente pour moi. Elle avait condamné ma liaison avec Paulin, puis avec le temps, l'avait acceptée à contre-cœur. Comme beaucoup de personnes de sa génération, elle commençait alors à se rendre compte que la *morale* qu'enseignaient les curés n'était, en fait, qu'une liste d'interdits sexuels alors que la vraie morale, celle qui se fonde sur le respect des autres et la droiture personnelle ne les intéressait qu'à moitié. Maman était toujours croyante, allait toujours à la messe le dimanche, mais au fil des

années, avait appris toute seule ce que le clergé s'était toujours soigneusement gardé de lui prêcher : la tolérance.

Non, je n'allai pas vivre chez Laurent mais je passais beaucoup de temps chez lui. Nous savourions des nuits ensemble. Je fus très émue la première fois que je pénétrai dans sa chambre. C'était pourtant une chambre bien ordinaire ; grande, certes, haute de plafond comme il sied aux maisons de la fin du 19ème siècle mais malgré tout ordinaire. Il y avait un vieux téléviseur dans un coin, des chaises en rotin, du papier peint d'un bleu délavé représentant des fermières de l'Ancien Régime se rendant au marché du village avec leurs paniers débordant de

bonnes choses à vendre. Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'après avoir vu les étagères du salon, pleines à craquer de classiques et de livres de luxe, je ne trouvai dans celles de la chambre, non moins surchargées, que rangée sur rangée d'albums de bandes dessinées. Il y avait aussi des cassettes vidéo. J'en tirai une au hasard. C'était un film porno consacré uniquement à la masturbation féminine. Laurent me regardait d'un air amusé. "Je n'ai pas honte de dire que j'ai des films pornos, et je n'ai pas honte de dire que je me masturbe en les regardant" et il ajouta avec une pointe d'espoir dans la voix : "J'adore regarder une femme en train de se faire jouir".

“Moi j’aimerais bien regarder un homme qui fasse la même chose...”

Nos regards plongèrent l’un dans l’autre. Laurent m’embrassa et soupira: “Quels merveilleux pays nous allons découvrir ensemble au cours de notre voyage !”

Ce fut un voyage qui semblait ne jamais finir. Je m’étais imaginée qu’il y a des limites à la découverte mais il n’y en a pas. Avec sept notes sur une portée, les contemporains de Vivaldi et de Telemann s’étaient peut-être convaincus qu’il n’y avait plus grand chose à découvrir en musique, et qu’un compositeur était condamné à se plagier lui-même ou à plagier les autres mais il y eut Mozart, Schubert,

Beethoven, Brahms, Verdi, Berlioz, Bruch et tant d'autres... Avec sept notes on atteint l'infini. Avec un corps, et dès que l'on fait voler en éclat les frontières de la pudeur, c'est à dire dès que l'on décide de ne jamais dire "non" à la personne que l'on aime, il n'y a pas de limite non plus. Une vie n'y suffirait pas, même pour les quelques couples qui s'aiment vraiment : grains de sable perdus sur l'immense Plage de la Médiocrité. Ils meurent heureux et surtout satisfaits d'avoir toujours osé.

*

M'adapter à un amant digne de ce nom après avoir connu, en tout et pour tout, un jeune étalon vaniteux, ce n'était pas facile. Comme la plupart des

femmes de ma génération, je croyais avoir tout vu, tout lu et tout compris. Dans le domaine des relations sexuelles, je me sentais inébranlable (sans jeu de mot). Il arrivait pourtant que des tentations de repli et même de refus m'agrippassent au hasard des suggestions de Laurent. À la réflexion, et avec le recul du temps, je n'ai jamais regretté d'avoir navigué dans le même vaisseau que lui. Je serais encore plus malheureuse maintenant si je devais admettre : *j'aurais pu, j'aurais dû...*

Il fallait également s'adapter aux habitudes de Laurent. Je parle des habitudes de son comportement quotidien. Durant la première nuit que je passai avec lui, par exemple, je

me levai pour aller aux toilettes puis, afin de ne pas le déranger, me rallongeai le plus doucement et le plus silencieusement possible. Je pris grand soin de ne pas le toucher et de laisser quelques centimètres entre nous pendant que je me rendormais. C'était, pour moi, un automatisme hérité de mes nuits avec Paulin car ce dernier n'était pas très commode quand on le réveillait. Il avait des réactions de tyran oriental : comment peut-on avoir l'audace de réveiller le prince héritier Ahmed Salafoumal au milieu de la nuit? Excellente occasion d'exercer son autorité et de rabaisser sa femelle avec des ronchonnements bien sentis.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Laurent me demanda : “Est-ce que je te dégoûte ?” Il dut voir, à mon air abasourdi et à la biscotte, figée à mi-chemin entre la tasse de café et mes lèvres entrouvertes, que je ne voyais pas du tout de quoi il pouvait parler. Il continua : “Tu t’es levée pendant la nuit mais quand tu es rentrée dans le lit, tu as semblé m’éviter.”

“Je ne voulais pas te réveiller.”

“C’est tout ?”

“Bien sûr, c’est tout. Tu aurais préféré que je te réveille ?”

“Tu m’as réveillé, sans quoi je ne te poserais pas la question mais je m’attendais à ce que tu te serres contre

moi. J'adore qu'on me fasse la surprise d'un câlin pendant la nuit.”

“Aucun problème pour la prochaine fois.”

Nous nous souriions alors, ayant évité ce qui aurait pu être notre première dispute. Il n'y en eut jamais d'autres. Je me sentais, de soulagement, envahie par une immense vague de chaleur. Mon cou, mes oreilles, mes lèvres semblaient en feu et devaient avoir tourné au rouge vif. Je saisis la main de Laurent, et presque hors d'haleine, balbutiai : “Je vais te le donner maintenant, ce câlin.”

“Oh, Christine ! J'adore quand tu prends l'initiative.”

Nous étions en peignoir. L'instant d'après, nous étions sans peignoir, remontant l'escalier en courant et en riant. Une heure plus tard, et après un magnifique orgasme de ma part (car le pauvre chéri avait épuisé ses réserves pendant la nuit) orgasme suivis d'une petite sieste, et alors que serrée contre Laurent je remontais lentement vers la surface, je demandai d'une voix pâteuse : "Comment as-tu pu être si patient avec moi ? Il y avait presque un an qu'on se connaissait avant qu'on se connaisse... bibliquement. La plupart des hommes auraient abandonné au troisième rendez-vous."

“Je me disais qu’aussi longtemps que tu acceptais mes invitations, j’avais une chance.”

“Rien de plus ?”

“Pour commencer, non, rien de plus. Ensuite, je suis tombé amoureux et alors, au lieu d’espérer simplement qu’un jour nous ferions l’amour, j’ai eu très peur que cela n’arrive jamais.”

“J’ai été cruelle sans le savoir”.

“Et moi, au début, je croyais que tu tenais à Paulin.”

“Paulin est un mauvais souvenir. Ne parlons plus de lui. Il représente un épisode de ma vie dont je ne suis pas fière mais je ne blâme que moi. En fait,

je ne lui en veux pas du tout. Il est ce qu'il est, et je sais pertinemment que j'aurais pu trouver bien pire : un brutal ou un alcoolique, par exemple.” Je me levai sur un coude et regardai Laurent. “Qu'aurais-tu fait si, après avoir quitté Paulin, j'étais sortie avec quelqu'un d'autre ?”

“J'aurais continué à t'inviter. Je me serais dit : laissons-la se débrouiller avec deux ou trois jeunes crétins bien machos, bien égoïstes... tôt ou tard, elle comprendra la différence.”

“Tu étais donc si sûr de toi ?”

“Oh, que non ! J'aurais tremblé d'incertitude. Tant de femmes s'accrochent à des hommes qui ne les

valent pas ! Les souhaits, l'espoir, tous les vœux pieux ne sont, en fait, que des instruments de torture”.

Ce jour-là, les restes du petit déjeuner furent nettoyés un peu avant midi.

CHAPITRE DOUZE

Ernée-sur-Mer 1993

Nous étions nus, allongés sur des chaises longues derrière la maison. Le corps de Laurent n'était pas aussi laid que je l'avais craint. Certes, il aurait pu perdre les quelques kilos qui, traîtreusement, s'étaient réfugiés au bas de son torse mais, en dépit de sa légère claudication, il avait les jambes musclées et les épaules vigoureuses. Sa poitrine était glabre, ce qui me soulageait beaucoup. Je déteste les

poils et je pense que je n'aurais jamais pu coucher avec un homme-gorille. Laurent avait l'air si net et si propre ! Le terme "propre" est impropre en l'occurrence car il ne s'agissait pas d'hygiène personnelle. Je veux dire... je veux dire simplement que "propre" est le mot qui s'imposait à moi. J'avais constamment envie de toucher son torse, d'y rouler ma tête et de descendre attraper son pénis entre mes lèvres... et cela, même lorsque, toute passion épuisée, tout désir satisfait, ni Laurent ni moi n'aurions pu recommencer à faire l'amour.

"C'est bon de caresser la poitrine d'un homme" lui avais-je dit un jour.

“Sais pas” avait-il répondu. “Jamais essayé.” Il eut droit à quelques légers coups de poings sur le sternum, alors que nous pouffions de rire.

*

Il n'était que neuf heures du matin. Les papillons butinaient négligemment sur les buddleias. La journée de ce paisible dimanche s'annonçait torride. Protégé comme il l'était par de hauts murs sur trois côtés et par des arbres sur le quatrième, le patio ne recevait aucun souffle de vent, ou presque. On savourait encore dans les narines des traces d'humidité nocturne attardée sur les fleurs mais l'air, lui, était déjà sec. On ne suait pas. Nous étions en juin. La plainte des

merles avait été remplacée par le roucoulement lointain de quelques pigeons et par l'insistante stridence d'un criquet. Les chiens, affalés sur le carrelage, avaient recherché l'ombre projetée par la cabane à outils. De temps en temps, ils poussaient un gros soupir ou avalaient leur salive.

Je contemplais mon ventre, si plat, si lyriquement chanté par Laurent et, au bas du ventre, le renflement du pubis que, bien sûr, je maintenais soigneusement épilé depuis le début de notre liaison. “Lisse comme une coquille d'œuf !” s'enthousiasmait Laurence qui, lui aussi, détestait les poils. Plus loin, s'allongeaient mes “cuisses de Parisienne”, expression que

Laurent n'avait plus jamais employée mais qui me faisait encore sourire. Le soleil semblait avoir délicatement posé sur mon épiderme une feuille de papier de verre et je savais que je ne pourrais pas y rester exposée plus longtemps. La voix de Laurent me fit sursauter, et je lui en sus gré, car malgré la demi-décision que j'avais prise de me lever et d'aller me réfugier dans la maison, je me rendis compte que j'étais sur le point de m'endormir.

“Tu reprends le travail demain ?”
prononça Laurent d'un ton faussement dégagé.

“Bien sûr. Demain, c'est lundi.”

“Mmm....”

Je le connaissais maintenant assez bien pour sentir que cela cachait quelque chose. Chaque fois qu’il abordait un sujet important, il commençait par une question anodine, presque idiote, puis disait “Mmm...” et retombait dans le silence. Je me levai car je sentais que si je restais sur place quelques minutes de plus, je commencerais à brûler. Laurent tourna la tête vers moi : “Tu rentres ?”

“Oui. J’ai peur d’attraper un coup de soleil.”

“Je rentre avec toi.”

“Je vais mettre quelque chose.”

Je remontai dans la chambre où j’avais laissé mes habits de la veille. Bien peu

d'habits en vérité. Il y avait la culotte que je n'avais portée que deux ou trois heures et une adorable petite robe jaune paille, très courte, sans manches avec des boutons dorés sur le côté. J'étais arrivée pieds nus dans des sandales. On avait eu vingt-neuf degrés à l'ombre la veille, et on nous en promettait encore autant. Laurent me regardait mettre la robe avec autant de fascination que si je l'avais enlevée. Quand il me disait "Je t'adore", je le croyais. Il y a des regards qui ne trompent pas. Un jour, alors qu'il me faisait des compliments que je trouvais franchement exagérés, je lui avais dit : "Laurent, tu me mets sur un piédestal. C'est une erreur."

“Pas du tout. Comme cela, je peux m’approcher du piédestal et regarder sous ta jupe.”

Assis au bord du lit, il avait maintenant l’air sérieux. J’attendais patiemment qu’il dise quelque chose. Les yeux au plancher, comme un petit garçon qui a fait une bêtise, il finit par prononcer : “Tu aimerais quitter ton travail ?”

Je m’agenouillai sur le lit derrière Laurent et passai mes bras autour de ses épaules. “Bien sûr que non. Qu’est-ce que je ferais?”

“Tu pourrais m’épouser.”

Je crois savoir maintenant comment réagissent les gens qui ont acheté un

billet de Loto et à qui on annonce qu'ils ont gagné le gros lot. On entend. On a compris. Les mots ont un sens et pourtant ils restent à la surface de la conscience. Certes, j'avais rêvé... (fantasmé serait un terme plus correct) sur ce que pourrait être la vie avec Laurent dans cette magnifique maison, mais c'était pour moi un scénario tout aussi inaccessible que celui de vouloir être née princesse Égyptienne sous Ramsès II. J'allai m'asseoir près de Laurent et me cachai le visage dans les mains. Il me serra contre lui. "Ça n'a pas l'air de te plaire."

J'enlevai mes mains, qui s'étaient mises à trembler, et je les mis fermement, bien à plat, sur mes cuisses. Je me

voyais, hagarde, dans un miroir mural puis je me vis moins bien... et je me réveillai, allongée sur le lit. Il faisait sombre mais c'était parce qu'on avait fermé les volets. J'apercevais une lumière crue striant le haut des fenêtres. Je sentais un gant de toilette humide sur mon front.

“Ça va mieux ?” C'était la voix de Laurent.

“Oui. Que s'est-il passé ?”

Alors, je me souvins. Laurent était habillé maintenant de longs shorts noirs avec une bande bleue sur les côtés, et d'une chemisette bleu clair. “Tu es tombée dans les pommes, ma chérie. Le docteur arrive.”

“Pas besoin de docteur. Je... je n’ai pas rêvé tout à l’heure ?”

“Tu n’as pas rêvé : je t’ai demandée en mariage.”

Je crois que si je n’avais pas été allongée sur un lit, je serais, de nouveau, *tombée dans les pommes*. Je sentais les larmes couler sur mes joues. La poitrine me faisait horriblement mal. Tout mon corps se tordait de douleur. Pour exorciser cette douleur, je me mis à hurler longuement, un grand “Ââââ...” Suivi d’un autre, puis d’un autre... Cela n’en finissait plus. Inquiets, les chiens, au bas de l’escalier, se mirent à hurler également. Puis on sonna au portail, et les chiens furent atteints d’une sorte de folie. Je perçus la chute

d'un fauteuil qu'ils avaient dû renverser. Paniqué, Laurent essayait de se dégager car, sans le savoir, je lui serrais le poignet à lui en faire mal. Il finit par se libérer.

Quelques minutes plus tard, un grand, jeune et beau docteur entra dans la chambre. Je commençai à rire hystériquement : comment pouvais-je être sensible au charme de cet homme alors que j'étais extatique à l'idée d'épouser Laurent ? J'avais complètement disjoncté. Je pensai soudain à un système informatique qui "se planterait" constamment, sauterait du coq à l'âne, ferait des trucs insensés et je conclus : *mon logiciel est déboussolé*. Je fais, je vois... deux choses

à la fois. Je suis devenue un ensemble de pulsions errantes qui se cognent aux parois de mon âme, font des ricochets, se reflètent sur des plans d'eau virtuels...

Je vis le médecin s'approcher de Laurent et l'entendis marmonner quelques mots où il était question de drogue. Laurent secoua la tête en souriant. On prit ma température, on vérifia ma tension et on me lança une lumière vive dans les yeux, puis on me fit une piqûre. Je sombrai dans un sommeil profond.

*

Je me réveillai, la bouche pâteuse, vers quatre heures de l'après-midi. Les

volets étaient toujours fermés, le silence n'étant interrompu, en pulsions, que par le bourdonnement chuinté d'une guêpe prise entre la vitre et les voilages. Pas un seul chant d'oiseau. Le criquet s'était tu. On sentait que, dehors, il faisait toujours beau. J'étais seule. J'essayai de me rendormir malgré une soif intense et une sérieuse envie de pisser. Qu'était-il arrivé ? Pourquoi avais-je éprouvé une telle torture au milieu d'un tel bonheur ?

Il n'y a pas si longtemps, on croyait encore que certaines personnes pouvaient être possédées d'un démon. L'exorciste était solennellement invité et débitait ses salamalecs. Le démon

quittait le corps de la victime, et celle-ci hurlait, se tortillait puis, apaisée, fourbue, s'effondrait en larmes. C'est ce qui venait de m'arriver.

On aurait dit qu'un poison, accumulé dans mon corps depuis des décennies, venait de s'échapper par tous les pores de ma peau, me laissant molle et couverte de sueur, mais purifiée. Je le humais encore, ce poison : il empestait la chambre, imprégnait le drap de lit sur lequel j'étais étendue. Il faudrait laver tout cela. Je me levai, me déshabillai, mis ma robe et ma culotte dans le panier à linge sale puis, sans me préoccuper de savoir comment je rentrerais chez moi, ajoutai les draps et me dirigeai vers les toilettes où j'urinai

longuement, fortement, bruyamment et avec un énorme soulagement, pour ne pas dire avec délice. Cette urine aussi, c'était le poison qui sortait de moi.

Depuis mon enfance, je souffrais d'être née avec un visage ingrat mais j'en avais souffert beaucoup plus que je n'étais disposée à l'admettre. Je venais seulement d'en prendre pleinement conscience. J'avais accumulé ce poison dans mon corps sans le savoir... ou sans vouloir le savoir. Il faut bien vivre, n'est-ce pas ? Il y en avait de plus malheureuses que moi, n'est-ce pas ? Malgré mes fréquentes douleurs de dos, j'étais en bonne santé. Malgré mon maigre salaire je n'étais pas au

chômage. On me traitait bien. Je n'allais pas au travail, le matin, avec des papillons de frayeur dans l'estomac. J'aimais l'ambiance de l'atelier, même si le travail était dur et souvent monotone. Cyrille était quelqu'un de bien, un homme droit. Il ne nous harcelait jamais, que ce soit sexuellement ou pour forcer l'une d'entre nous à s'en aller. Les filles étaient sympa... D'ailleurs, avec les sessions d'essayage, n'étais-je pas la vedette de cet atelier ? *Pense, ma fille, aux handicapés, à ceux qui souffrent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aux paraplégiques, aux tétraplégiques... Aie la décence de ne pas faire toute une histoire à cause de tes petits ennuis : comparée à ces gens-là, tu es au paradis.*

Et j'avais fini par m'en convaincre et même par me convaincre que j'étais heureuse... et pendant des années ce mensonge que je me ressassais à moi-même m'avait rongé le cœur. Aujourd'hui, j'étais exorcisée. Le démon venait de me quitter. Je pouvais mentalement marcher la tête haute : j'étais belle, vraiment belle.

Le bruit de la chasse d'eau fit remonter Laurent à l'étage. Il me trouva prête à entrer sous la douche et me pris dans ses bras. Je posai la tête sur son épaule. Les cheveux me collaient au front. La transpiration me brûlait les paupières, tombait goutte à goutte de la pointe de mon nez, roulait aussi entre mes seins et descendait de mes aisselles. "Oh,

Laurent ! Je sens mauvais.” Il ne répondit rien pendant plusieurs secondes, se limitant à me bercer doucement de droite à gauche comme si j’étais un bébé, ses larges mains glissant sur l’humidité de mon dos. Finalement, il me repoussa légèrement et me regarda dans les yeux. “Tu ne m’as toujours pas donné de réponse. Veux-tu m’épouser ?” Je sentis les sanglots qui revenaient et hochai simplement la tête avant de me serrer à nouveau contre lui. Puis je me dis qu’il fallait que je fasse un effort. Laurent attendait une vraie réponse. Alors je mis mes lèvres contre son oreille et prononçai lentement et clairement : “Oui, je veux t’épouser.” Il me serra encore plus fort, et à ma grande

surprise, je me rendis compte que maintenant c'était lui qui pleurait. "Voilà toute une vie que j'attends un tel bonheur." Murmura-t-il.

Laurent dut retourner chez ma mère afin de me rapporter des habits. Pendant son absence je pris une douche, me fis un shampoing puis descendis à la cuisine où j'absorbai coup sur coup deux grands verres de jus d'orange. Remontée dans la chambre, j'empruntai le sèche-cheveux de Laurent. Chaque matin, il faisait amoureusement gonfler ses belles coques blanches. La première fois, cela m'avait beaucoup amusée car je ne pensais pas que des hommes puissent se servir d'un sèche-cheveux. On en

apprend à tout âge. La tête bien sèche, je mis un drap propre sur le lit et m'y étendis en "X", bras et jambes écartés pour absorber un peu de fraîcheur. J'entendis Laurent qui revenait : claquement de portière, couinements des chiens qui réagissaient comme s'ils ne l'avaient pas vu depuis quinze jours, lourde montée dans l'escalier. Laurent s'arrêta à la porte et me contempla longuement. Je sentais les petites lèvres de mon sexe qui se gonflaient à m'en faire mal. Il m'avait choisi une robe blanche à manches courtes où apparaissaient de pâles dessins de Tower Bridge. Il me dit qu'à l'annonce de ce mariage, Maman aussi avait pleuré de joie.

Nous nous regardâmes longuement, lui au pied du lit, moi étendue, ouverte à son admiration. Je ne pensais qu'à me donner à cet homme merveilleux, à me fondre en lui, à ne plus exister que pour lui. C'était une petite mort mais pas au sens habituel : c'était la mort de l'ancienne Christine et la naissance de la nouvelle, c'était un glissement de l'obscurité vers la lumière, de la douleur vers la douceur. C'était une mort suivie d'une résurrection et d'une transfiguration...

CHAPITRE TREIZE

Nantes 1993

Le lendemain j'allai voir Cyrille et donnai ma démission sans lui en fournir la raison. Il me dispensa du mois de préavis.

“Pourquoi est-ce que tu souris tout le temps ?” demanda Cyrille en remplissant les formulaires exigés par une demi-douzaine d'administrations, toutes plus inutiles les unes que les autres, mais chacune fermement

convaincue d'être importante. "Tu as trouvé un meilleur boulot ? J'ai beaucoup apprécié ton travail, tu sais. On pourrait peut-être négocier une petite augmentation ?"

"Non, je suis heureuse, c'est tout."

Il me regarda attentivement et se mit à sourire : "Toi, tu me caches quelque chose... j'y suis, tu vas te marier." J'éclatai de rire : "Ouais !"

"Tu vas me manquer tu sais". Il hésita puis continua, presque timidement : "Les essayages aussi vont me manquer. Tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue."

"Cyrille ! Et moi qui croyais que tu t'intéressais seulement aux vêtements."

“J’ai joué l’indifférence. Je mentais. Mes yeux mentaient. D’une part j’aurais aimé avoir le courage de te dire cela plus tôt, mais d’autre part je suis à la fois vieux jeu et marié. Même si tu avais voulu... tu vois ce que je veux dire, cela n’aurait fait qu’entraîner des complications à n’en plus finir dans ma vie privée, sans parler des accusations de favoritisme à l’atelier... Non, c’est dommage, mais c’est mieux comme cela... mais c’est quand même dommage.”

J’en restai bouche bée. Me revint alors à l’esprit une conversation que j’avais eue plusieurs années auparavant avec une amie de ma mère. Elle s’appelait Antonia. C’était une Écossaise

excentrique qui roulait les “r”, semblait toujours de bonne humeur, avait beaucoup d’amants, (son tableau de chasse indiquait soixante-cinq à l’époque) et traversait la vie comme un ouragan. Les deux femmes s’étaient connues bien des années plus tôt par l’intermédiaire d’un club de correspondance alors qu’elles étaient encore au collège. Maman n’ayant jamais eu les moyens d’aller en Écosse, c’était Antonia qui venait nous voir de temps en temps, une fois par an, peut-être. Avant que je rencontre Paulin, elle me taquinait toujours sur le fait que je n’avais pas de petit ami. “Alors, toujours vierge ?” hurlait-elle avec un grand éclat de rire en entrant dans l’appartement. Curieusement, je

ne lui en voulais pas mais je me souviens qu'un soir, me voyant un peu déprimée, elle m'avait prise à part et m'avait dit, en substance : "Arrête de te faire du souci. Tu crois que tu as un visage ingrat, mais tu as déjà vu des portraits de George Sand ou Mme de Staël ? Tu es une beauté comparée à ces femmes-là et pourtant, elles ont toutes les deux eu beaucoup de succès auprès des hommes. Elles exsudaient la sensualité. Elles 'en voulaient', comme on dit grossièrement. Peut-être que toi, tu n'en veux pas assez. Et puis je vais te dire une chose : quand tu auras un amant, tu t'apercevras que les autres hommes se demanderont ce qui peut bien les attirer chez toi. Cela piquera leur curiosité. Ils commenceront à

tourner autour de toi comme des mouches...”

Je ne sais quel crédit sociologues et psychologues donneraient aux théories d'Antonia. Apparemment, je n'avais pas réussi à émettre beaucoup de ces signaux de sensualité qui avaient si bien réussi à George Sand et Mme de Staël. Ma liaison avec Paulin n'avait pas non plus déclenché un raz-de-marée d'amoureux potentiels mais voilà qu'à l'annonce de mon mariage, Cyrille était pratiquement en train de *se déclarer* comme on dit. Cela me laissa toute chose...

En y réfléchissant, j'arrivai à la conclusion que ce n'était pas la sensualité qui m'avait attiré les avances

de Cyrille, mais le bonheur. Deux jours plus tôt j'avais déjà remarqué que le postier, un grand maigre lugubre et moustachu, m'avait gratifiée d'un large sourire : le premier depuis des années. Voilà aussi pourquoi ma liaison avec Paulin n'avait déclenché aucune réaction de la part d'admirateurs potentiels. Le bonheur maintenant me coulait dans les veines. Si Antonia avait tellement de succès, ce n'était pas pour avoir couché avec soixante-cinq hommes : on ne lisait pas cela sur son visage. Ce qui transparaissait, par contre, c'était son énergie, sa joie de vivre, le fait de se sentir *bien dans sa peau*, comme on dit.

“Qui vas-tu épouser ?” reprit Cyrille
“Pas ce Paulin, tout de même. Je
croyais que c’était fini entre vous.”

“Oh oui, c’est bien fini. Surtout pas
lui.”

“Alors ? Qui est l’heureux élu ?”

“Secret d’État.” Et je m’enfuis après lui
avoir posé un petit baiser sur le front.

CHAPITRE QUATORZE

Ernée-sur-Mer 1993

“Tu sais”, chuchota Laurent comme s’il se parlait à lui-même, “il y a des hommes qui n’aiment pas l’organe sexuel des femmes. Ils aiment la beauté de la femme, sa grâce, son élégance, sa fragilité apparente, mais ils n’aiment pas son sexe”. Nous étions au lit, rassasiés, mais toujours avides l’un de l’autre. Il passait, presque distraitemment, son index entre mes grandes et petites lèvres puis remontait

au centre, effleurait le clitoris et recommençait. Je mouillais abondamment mais cela ne m'étonnait plus. Depuis une semaine, c'est-à-dire depuis que Laurent m'avait demandée en mariage, je nageais littéralement dans la félicité.

Je demande : “Ce sont des homosexuels ?”.

“Pas seulement. Les homosexuels n'aiment pas le sexe de la femme, c'est évident, mais il y a d'autres hommes qui ne l'aiment pas non plus”.

“Pourquoi avons-nous cette conversation ?”

“Parce que je te caresse, et que je ne cesse d'être émerveillé de la beauté de

ce que je touche. Comment ne pas apprécier cette beauté ? C'est comme si un homme se disant gourmet avouait ne pas aimer le canard à la Montmorency.”

“Son premier canard n'était peut-être pas frais.”

Et voilà : un autre fou rire. Ça nous arrivait fréquemment. Je me sentais comme une gamine, et lui comme un gamin. Nous avons passé une frontière. Nous voyagions dans le royaume d'un dieu en trois personnes : *érotisme, tendresse, amour* et dans un paysage d'éternelle jeunesse. Nous nous racontions nos fantasmes, et chaque fois que c'était possible, nous leur donnions une réalité. Nous

pataugions dans le tiède océan de ces rêves que l'on croit souvent impossibles.

C'est ainsi que, la veille, nous étions allés ensemble au supermarché. J'avais mis une robe mauve-clair, toute droite, sans manches, très simple et très courte où s'enroulaient en imprimé de gros volutes rouges, bruns et verts mais surtout, je n'avais rien mis en-dessous. Nous nous lancions des regards et des sourires complices. J'en rajoutais, osant me pencher exagérément au-dessus des bacs aux produits congelés, jouant à me hausser sur la pointe des pieds pour attraper un pot de confiture sur la plus haute des étagères ou à m'accroupir dans une allée pour atteindre la plus

basse. Je sentais des gouttes rouler le long de mes cuisses, et je me surpris à souhaiter que certains clients s'en aperçoivent. En regagnant la voiture nous riions comme des fous... et nous étions des fous, de merveilleux fous sans autre patrie que nous-mêmes.

Quelques jours plus tôt, Laurent m'avait appelée au téléphone alors que j'empaquetais des choses chez ma mère. Naturellement, je me sentais un peu triste pour elle ; les grands changements dans la vie ont toujours cet effet-là. Je pense que la bergère des steppes asiatiques choisie pour aller vivre dans le luxe d'un palais ne quitterait pas sans regrets sa tente et ses maigres possession imprégnées de

sueur et de suif. Le téléphone sonna. C'était Laurent. Il voulait simplement, disait-il, entendre ma voix et me répéter à quel point il m'aimait. C'était comme si, à distance, il avait senti que j'avais besoin de réconfort. Quand nous eûmes raccroché, je repris mon rangement, et attrapai une vieille revue de mode découverte par hasard sur l'étagère réservées aux bonnets et aux écharpes. Au moment où je l'ouvrais, je dus, pliée en deux, m'asseoir sur le lit : je venais d'avoir un orgasme. Pas une explosion inoubliable mais un authentique orgasme malgré tout. Je restai longuement immobile après cela, délicieusement assommée, incapable d'admettre vraiment ce qui m'était arrivé et ne sachant si d'autres femmes

avaient jamais bénéficié de la même expérience. C'était, à distance, la magie personnelle de Laurent qui avait dissipé mon moment de grisaille. Lorsque je franchis de nouveau le portail de sa maison, j'entendais dans mon cœur des scherzos de bonheur.

Il fallut se calmer, pourtant, et faire face à des considérations plus terre-à-terre. Laurent avait eu deux enfants de son premier mariage : Louise, mariée, mère d'adorables jumelles prêtes maintenant à entrer en Sixième, et Urbain, une grosse tête d'informaticien, le type même du jeune homme qui absorbe les connaissances avec la rapidité d'un aspirateur. Découragé par l'énormité

des prélèvements fiscaux obligatoires, mais aussi par les lenteurs et les cauchemars administratifs de la France, il avait fondé une compagnie en Floride. Quelque chose dans la musique pop. Même Laurent ne comprenait pas très bien ce que fabriquait son fils. Il lui faisait simplement confiance, sachant qu'il ne se laisserait pas entraîner dans des opérations financières douteuses. Je n'avais jamais rencontré Louise ou Urbain.

“Heureusement, tout de même, qu'en France” grommelait Laurent en étalant des documents sur la table de la salle à manger “il est presque inutile de faire un testament. Le notaire se charge de

tout. Si, comme il est statistiquement probable, je meurs avant toi, tu auras certainement jouissance de la maison jusqu'à ta mort ainsi qu'un revenu confortable. Après cela, le notaire se débrouillera avec les enfants”.

“Ils ne m'en voudront pas d'avoir retardé une partie de leur héritage par le nombre d'années que je te survivrai?... si je te survis, bien entendu. Je vais peut-être mourir d'une rupture d'anévrisme dans cinq minutes”.

“Ou bien une météorite va traverser la maison à la vitesse de quarante mille kilomètres à l'heure et te pulvériser devant mes yeux.”

“Quel gâchis ! Tu imagines mon corps explosant comme une tomate et arrosant toute la pièce avec du sang et des boyaux ?”

“C’est la femme de ménage qui râlerait pour nettoyer tout ça !”

Typique. On commençait une conversation sérieuse, et on se perdait en route, tentés par le désir d’éliminer de notre vie tout ce qui ne se rapportait pas directement à cette extraordinaire attirance que nous éprouvions l’un pour l’autre, et qui nous fascinait, et que nous ne comprenions qu’à moitié. Laurent fit un effort visible pour revenir à ses moutons.

“Je ne pense pas que Louise et Urbain aient quelque objection à ta présence. D’une part, ce sont des êtres humains pleins de bon sens. Voilà plusieurs années qu’ils me font rencontrer *par accident* des veuves, des divorcées et même de belles célibataires. D’autre part, ils n’ont pas besoin de mon argent. Raoul, le mari de Louise, est chirurgien. C’est un “grand patron” comme ils disent dans son milieu. Il se fait un million d’Euros dans une mauvaise année... Urbain vole de succès en succès...”

“Tu as couché avec ces belles veuves et célibataires ?”

“Tu es jalouse ?”

“Absolument pas. Mais curieuse, oui, je l’admets.”

“J’ai eu deux liaisons après mon divorce. Ces charmantes créatures s’appelaient toutes deux Victoria. Bizarre, n’est-ce pas ? Ce n’est tout de même pas un prénom très courant.”

“Veuves ou divorcées ?”

“Divorcées. Je t’ai déjà parlé d’elles, d’ailleurs. Victoria N° 1 était grande, audacieuse, cultivée mais son mari est revenu sur la scène, et elle s’est laissé embobiner par lui une fois de plus.”

“Est-elle heureuse ?”

“Non, mais crois-moi : cela ne me donne aucune satisfaction.”

“Et l’autre ?”

“L’autre aussi je l’ai mentionnée. Elle était riche, vive, charmante, élégante, mais foncièrement égocentrique et capricieuse. Excellente amie de cœur et de cul mais pas question de l’épouser. Elle aurait fait de ma vie un véritable enfer.”

“Tu l’as laissé tomber ?”

“Pas du tout : elle a eu envie de quelqu’un d’autre... en l’occurrence, un agent immobilier qui essayait de vendre l’une de ses maisons...”

“Et elle ? Elle est heureuse ?”

“Aucune idée. Je suppose que l’agent immobilier a connu bien des

successeurs mais... non, je ne pense pas qu'elle soit heureuse. Quand on veut toujours ce que l'on n'a pas, comme un gamin qui veut les jouets des autres à l'école maternelle, on ne peut pas être heureux.”

Laurent ramassa rêveusement les papiers. “Allez, on verra ça une autre fois.” Les portes-fenêtres derrière nous étaient grand ouvertes. Nous étions en juillet mais le temps s'était détérioré par rapport à juin. Il ne faisait ni chaud ni froid. Le ciel était gris et triste.

CHAPITRE QUINZE

Ernée-sur-Mer 1993

“Quel genre de noces veux-tu ?”

Laurent achevait son repas : un risotto aux foies de volailles que je lui avais mijoté. Il avait été fort agréablement surpris que je sache faire un peu de cuisine. Normalement, c'est lui qui s'en chargeait. Un pâle soleil baignait à présent le patio où, comme aujourd'hui, nous prenions nos repas aussi souvent que possible. Laurent ne voulait jamais de dessert. Je me levai pour aller faire du café. “Je veux des

noces très simples” mentionnai-je : deux témoins à six heures du matin devant monsieur le maire”.

“Ne compte pas sur le maire à six heures du matin.”

“Ouais, enfin, tu vois ce que je veux dire.”

Je frissonnais. Je ne voulais surtout pas de noces avec musique pop, repas dans un hôtel, pièce montée, chansons avinées, plaisanteries de bas étage et une orgie de caméscopes. Mais ça, c'était ce qui se passait dans mon monde à moi. Celui de Laurent aurait peut-être été bien différent avec tente de réception dans le jardin, traiteur de luxe, musique douce et robes de prix...

Peut-être, peut-être... Je n'en savais fichtre rien, et n'avais pas envie de le savoir. Je me sentais soudain très fatiguée. J'avais aussi fort envie de consulter Maman. Il me semblait que j'avançais sur une plage aux sables mouvants.

*

“Cela s'appelle la peur du succès et la peur de gagner” me dit ma mère quand je lui expliquai mon malaise.

“C'est que... je n'ai pas cherché tout cela.”

“Laurent l'a bien senti, j'en suis sûre. Il a l'esprit de contradiction comme l'avait ton père.”

“Qu’est-ce qu’il a fait mon père ?”

“Quand nous avons commencé à coucher ensemble, je lui ai dit que je voulais simplement une liaison : pas de mariage. Il s’est dit qu’une femme qui ne voulait pas se marier devait être supérieurement intelligente, et qu’il ne fallait surtout pas la laisser partir. Trois jours plus tard, il me proposait de l’épouser.”

“Et tu as dit oui...”

“Évidemment. C’était ce que je voulais depuis le début.”

Je commençais à me détendre. Ma mère reprit : “Tu n’es pas la seule à te ranger. On m’a dit que Paulin se mariait lui aussi dans quelques mois.”

“Ah bon ? Avec qui ?”

“Danielle”.

“Ça me dit quelque chose...”

“Bien sûr, c’est la fille qui a pris une volée de plombs au visage pendant qu’ils se promenaient à vélo”.

“Alors, ils se sont réconciliés ?”

Maman se leva pour aller vider le lave-vaisselle que Laurent lui avait offert et qui venait de s’arrêter. “Oui, ils se sont réconciliés. Les trois millions qu’elle a reçus de son assurance personnelle y sont peut-être pour beaucoup.”

“Seulement maintenant ? Dix ans plus tard ?”

“Je suppose qu’il a fallu faire pression sur la compagnie d’assurance. Tu sais à quelles extrémités ces gens-là sont conduits pour éviter de payer.”

“Et notre bon Paulin est revenu à ses premières amours ? Quelle coïncidence!”

“N’est-ce pas ? En tous cas, je sais que les parents de Danielle sont au désespoir.”

“On le serait à moins... Enfin... Si Danielle aime vraiment son seigneur et maître... Qui sait ? Elle est peut-être maso.”

“On dit que le père de Paulin va être encore une fois poursuivi en justice

pour malfaçon. S'il perd son procès, cet argent arrivera fort à propos.”

Je pris la pile d'assiettes que ma mère me tendait, et commençai à les mettre dans le placard. “C'est bizarre, tu sais. Quand tu me parles de tout ça, c'est comme si tu racontais quelque chose qui aurait lieu à Tombouctou. Je m'en sens complètement détachée.”

“Tant mieux. Concentre-toi sur ton propre mariage.”

CHAPITRE SEIZE

Ernée-sur-Mer et

Massif Central 1993

“J’ai envie d’une lune de miel” me souffla Laurent dans l’oreille en se réveillant, un matin.

“Tu as tiré des plans sur la comète pour le lendemain de notre mariage ?”

“Qui te parle du lendemain ? J’ai envie d’une lune de miel maintenant, *hic et nunc.*”

“Ah bon ? Et on va où ?”

“C’est ton choix, comme pour un duel. Je provoque mais tu as le choix des armes.”

Je me serrai contre lui. “Tu vas te moquer de moi.”

“Absolument pas, voyons. Même si tu choisissais Graceland ou Southfork je respecterais ta décision. “Je ne veux pas aller si loin que cela.”

“Venise, Florence, Dubrovnik, Copenhague ?”

“Mont-Dore.”

“Dans le Massif Central ?”

“Y a un autre Mont-Dore ?”

Laurent me repoussa gentiment et se dressa sur un coude. “Et qu’est-ce qu’elle a de spécial la ville de Mont-Dore ?”

“La ville ? Rien. Les environs, oui.”

Nous nous remîmes sur le dos, les mains derrière la nuque. À la fin, je fus prise d’un fou rire. “Comment peux-tu rester là sans rien dire et sans me demander pourquoi je veux aller à Mont-Dore ?”

“J’attendais que tu craques la première.”

“Oh! Tu es un monstre.” et je lui tambourinai la poitrine pendant qu’il était secoué d’un grand rire silencieux. Je posai la tête sur cette chère poitrine

et, allongeant la main sous les draps, commençai à jouer distraitement avec un pénis qui, après les ébats de la nuit, n'avait plus aucune chance de présenter les armes.

“C’est” repris-je doucement “parce que j’y suis allée en colonie de vacances... la seule fois où ma mère a pu en faire la dépense. J’avais quatorze ans, l’âge limite. J’étais grande et sérieuse. On me prenait pour une monitrice. C’était même un peu gênant parfois. En fait, je passais presque tout mon temps avec les monitrices. Elles étaient plus intéressantes que les gamines. Je me promettais alors de revenir dans le Massif Central et de visiter la région par moi-même, un jour...”

Et une autre fois, quand nous n'aurons rien d'autre à faire, je lui raconterai certains épisodes de ces quatre semaines de colonie. Il y avait les deux garçons qui arrivaient ingénieusement à pénétrer dans le dortoir des filles de temps en temps. Ils ne se faisaient jamais prendre. Leurs visites étaient d'ailleurs bien innocentes. On mettait de la musique, pas trop fort pour n'alerter personne. On dansait tendrement pendant une petite demi-heure, et ils s'en allaient. Ils venaient d'une autre colonie de vacances à cinq-cents mètres de là.

Il y avait les razzias de dortoir contre l'une d'entre nous – on ne savait jamais laquelle à l'avance – par un

petit groupe de filles un peu lesbiennes, sans doute. Chaque soir, elles choisissaient leur proie en chuchotés conciliabules. Un quart d'heure après l'extinction des feux, elles se précipitaient sur un lit, arrachaient la couverture et le drap puis le pyjama ou la chemise de nuit de la victime et, quand celle-ci était nue, quelqu'un remettait la lumière pendant une ou deux secondes et tout le monde faisait "Ooooooooooh !". Je me demandais ce que je ressentirais si j'étais choisie mais ne le fus jamais. Les victimes d'un soir devaient connaître un bizarre mélange de peur et de plaisir car si, de leur part, il y avait eu des cris, des injures, des griffures, et plus tard, des plaintes, ce petit jeu n'aurait pas pu continuer En

fin de compte, je n'intéressais vraiment personne...

Je me souviens du jour où je m'étais fait sérieusement engueuler parce que, lors d'une excursion en montagne, je marchais la dernière et soudain, prise d'un moment de découragement intense et d'une inexplicable tristesse, je m'étais arrêtée près d'un ruisseau. Assise contre un fossé, je goûtais le plaisir intense de ne plus entendre les piaillements de mes petites camarades. J'étais heureuse. J'aurais voulu que ce moment privilégié se prolonge indéfiniment... Une monitrice revint, hors d'haleine. "Tu es blessée ? Tu t'es foulée la cheville ?" Je n'avais aucune explication valable à lui donner, du

moins aucune explication qu'elle aurait pu comprendre ou que j'aurais pu avoir le temps de vraiment expliquer. Je ne fus pas disciplinée. Je compris, après coup, que c'était précisément une monitrice qui aurait dû marcher la dernière. Elle était plus en colère contre elle-même que contre moi.

Il y avait... il y avait cette petite charrette à âne, garée, brancards en l'air, et ce crétin de gamin qui avait décidé d'y grimper juste au moment où je passais devant. La charrette bascula et l'un des brancards m'atteignit sur le haut du crâne. La douleur et la surprise se mêlèrent en proportions à peu près égales, et le monde commença de tournoyer pendant que je répétais

bêtement : “Ce n’est rien, ce n’est rien...” Je me réveillai à l’hôpital mais en effet, à part une grosse bosse, ce n’était rien. Comment puis-je encore considérer cet incident comme un bon souvenir ? Il m’a toujours fait rire, même lors des douloureuses journées qui suivirent.

Il y avait enfin les désastreux pique-niques en montagne : immenses boîtes triangulaires du plus infect pâté de foie qu’on puisse imaginer. Pour la soif : des boissons au chocolat qui auraient eu grand besoin de... chocolat. Il y avait aussi une compote de pomme aqueuse, abominable. Seul le corned-beef était acceptable, servi sans beurre, sur des demi-baguettes qui vous

desséchaient l'intérieur de la bouche. Pour dessert : des oranges. Oranges et corned-beef, le goût inoubliable des excursions de colonie de vacances. Et malgré tout cela, malgré le manque d'amies, la bouffe infecte, les taons et les moustiques, je mourais d'envie de revenir dans la région.

*

Laurent conduisait bien, sans se presser. On se sentait en sécurité avec lui. Pour voyager, j'avais mis un pull à col roulé d'un rouge très sombre, presque noir, et un pantalon de même couleur. L'hôtel que Laurent avait choisi me coupa le souffle. Tout en rez-de-chaussée, il était constitué de coupoles reliées les unes aux autres par

des tubes d'acier. On aurait dit une collection de soucoupes volantes posées entre de molles collines aux pelouses impeccables et entre lesquelles on avait planté quelques peupliers, encore gringalets. A l'intérieur du pourtour en vitrage de chaque soucoupe, on trouvait un couloir circulaire dont l'épais tapis gris amortissait les pas. Les chambres, grandes comme un appartement de trois pièces, partaient du couloir, et en se rétrécissant, arrivaient à une sorte de jardin intérieur, circulaire lui aussi (évidemment) fait de gravillons, de blocs de granit artistiquement amoncelés et de bronzes représentant des arbres stylisés. Les plafonds étaient

hauts et le tout donnait une merveilleuse impression d'espace.

Heureuse comme je l'étais alors, je me précipitai dans la chambre et, chose qui ne m'était pas arrivée depuis des années, je plongeai vers le sol, et mains en avant, fis trois roues de gymnastique. Sourire aux lèvres, Laurent, ébahi, me regardait. Il avala sa salive et redevint sérieux. Un brouillard de désir se répandait sur le gris de ses yeux. Je commençais à le connaître assez pour savoir ce qu'il pensait. Je me déshabillai lentement, et une fois nue, refis les trois roues pour son bénéfice. Il s'assit sur le bord d'un lit double. J'allai me mettre à

califourchon sur ses genoux et l'embrassai.

“Tu me donnes tellement de plaisir” murmura-t-il en faisant glisser ses mains le long de mes hanches “que j'en ai mal partout. Quand je pense que j'aurais pu ne jamais te rencontrer, cela me rend malade.”

Je l'embrassai de nouveau. “Et moi, alors ? Tu crois que je suis de reste ?”

Nous roulâmes sur le lit et *baptisâmes* la chambre avant même d'ouvrir les valises. C'était un peu comme le rituel d'un prêtre faisant connaissance avec un nouveau temple ou, plus prosaïquement, comme le marquage d'un territoire par un fauve. Quand

nous revînmes à la surface, la chambre était devenue temporairement mais réellement la nôtre.

Laurent avait parlé de lune de miel, et c'en fut vraiment une. On devrait peut-être transformer les traditions : la lune de miel avant le mariage.

Le lendemain après-midi, nous partîmes faire une petite randonnée sur un GR quelconque. Petite, car si Laurent pouvait marcher beaucoup plus longtemps qu'on aurait pu le croire, sa légère claudication le forçait, tôt ou tard, à faire demi-tour. Il s'appuyait sur un solide bâton sculpté qu'avant de partir il avait acheté à la boutique de l'hôtel. Je marchais devant lui sur un chemin trop étroit pour que

deux personnes y progressent côte à côte. J'avais mis un amour de petit short blanc à la Jimmy Connors et un T-shirt vert pâle. À moins d'un kilomètre de l'hôtel, Laurent me prit le coude et déclara le plus naturellement du monde : "J'ai une envie folle de glisser la main dans une patte de ton short". Nous traversions un bois de petits arbres serrés les uns contre les autres. La forêt sentait la mousse, la terre, le champignon... Je fis mine d'être choquée : "Monsieur Debouvier, quelle proposition indécente !" Puis, me serrant contre lui, murmurai contre son oreille : "Bien sûr mais pourquoi ici ? Tu as envie de faire l'amour en plein air ?"

“Non, ça remonte à très, très loin, à l’époque de ma première petite amie. Nous n’avions guère plus de douze ans tous les deux. Un soir d’été, alors que nous étions allés nous promener dans les bois, et pendant que je l’embrassais, elle me laissa passer la main dans la patte de son short. Je ne sais plus comment c’est arrivé. Je ne me rappelle pas lui avoir demandé quoi que ce soit mais elle n’était pas farouche. C’est venu tout naturellement. Quelle extraordinaire sensation j’ai ressenti, alors que mes doigts passaient d’une cuisse à l’autre en glissant sur la culotte, c’est à dire en passant d’une douceur moite à une douceur lisse ! Mon cœur saute encore un battement lorsque j’y pense.”

J'ouvris un peu les jambes. Laurent se serra contre moi. Sa main remonta ma cuisse et s'inséra dans le short. Il n'essayait pas de me faire jouir, se contentant de déplacer les doigts sur le slip en passant et repassant d'une aine à l'autre. Quand il effleurait le haut d'une cuisse, je frissonnais légèrement de plaisir. *Ah, les premières fleurs, qu'elles sont parfumées...!* À l'époque des douze ans de Laurent et de son amie, les fleurs étaient restées bien modestes mais enchanteresses malgré tout. Je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, il y avait un très beau vieillard à la courte barbe blanche, sac à dos, chaussures à clous, qui nous regardait. Je sursautai.

Laurent se retourna et balbutia :
“Désolé !” Le vieux randonneur nous
fit un merveilleux sourire aux dents
fines et parfaites :

“Désolé ? C’est moi qui suis désolé de
ne pas être avec une si belle femme.
Vous avez beaucoup de chance tous les
deux”.

Et, avant que nous puissions répondre,
il avait repris son chemin d’un pas
vigoureux.

*

Un autre jour, Laurent me réveilla vers
quatre heures du matin. “On va voir le
soleil se lever sur les volcans.”

“Les quoi ?” Je me laissai faire comme une gamine que l’on emporte en catastrophe au milieu de la nuit. Je me passai un gant de toilette humide sur le visage, avalai le verre de jus d’orange que Laurent me présentait et m’habillai machinalement : chemise d’homme blanche mais aussi collants (car je sentais que, malgré la saison, il faisait frais dehors), pantalons gris et chandail coordonné.

Le jeune réceptionniste de nuit nous regarda sortir d’un œil torve. Laurent avait dû se renseigner sur la route à suivre car il se dirigea sans hésiter vers de hautes collines qui dominaient un camping. Là, il arrêta la voiture sur une terrasse spécialement aménagée

pour que les touristes jouissent du point de vue. Nous étions les seuls, bien entendu. Le silence nocturne semblait à la fois doux et frais, sec et humide. Le vent, léger, avait l'odeur de pluie tombant sur la poussière. Les étoiles pâlissaient à l'Est. Nos pas, sur la terrasse, résonnaient comme s'il avait gelé. C'est alors que je pus enfin observer cette fameuse "Aurore aux doigts de rose" des poèmes d'Homère, car en l'espace de quelques secondes, les volcans de l'horizon s'empourprèrent, la lumière rasante faisant ressortir la circonférence d'immenses cratères ovales qui demeurent invisibles dans la journée. Le rose vira au mauve et descendit les pentes alors que les sommets devenaient jaunes et or. Je

lançai un coup d'œil vers la gauche et murmurai : “Regarde, Laurent.” D'une vallée que nous dominions, et qui était encore plongée dans l'obscurité, avait émergé un minuscule plateau. Caressé de longs rayons obliques, il semblait flotter dans la nuit de la ravine. Sur ce plateau, dont l'herbe d'un vert intense luisait comme éclairée de l'intérieur, paissaient les taches blanches d'une demi-douzaine de moutons. Je serrais le bras de Laurent à lui en faire mal. C'était tellement beau que cela me faisait peur. Je sentais des larmes couler sur mes joues. J'avais la douloureuse impression d'être tout près d'un grand mystère qu'on ne me révélerait jamais.

CHAPITRE DIX-SEPT

Paris 1993

Oui, j'avais voulu un mariage à six heures du matin ou aussitôt que c'eût été possible pour monsieur le maire... ou son adjoint. Las ! Il semble qu'on ne

soit pas vraiment libre de se marier comme on veut. Mises au courant, mes collègues de travail qui, jusque-là, ignoraient tout de ma liaison avec Laurent Debouvier, poussèrent de ces hurlements aigus dont les jeunes Américaines ont eu longtemps l'exclusivité mais dont la mode s'est répandue dans le monde entier avec celle des feuilletons de télévision. Même Cyrille se mit à battre des mains, et à émettre des "Wow !" de dessin animé pour retardés mentaux. On me demanda d'imprimer une liste de mariage. Je ne savais pas ce que c'était. Deuxième crise de rires hystériques. Avais-je commandé une robe ? Non ? Tant mieux, on t'en fera une et, tu verras, elle sera encore mieux

que celle de la Princesse Diana. *Ce ne sera pas difficile*, pensai-je, mais gardai mes réflexions pour moi.

Ma mère aussi disait “Tant mieux !” et elle ajoutait : “Je ne voulais pas te le dire mais comme ça, au moins, tu auras un vrai mariage, dans une vraie église avec un vrai prêtre.”

“Ce ne sera pas un prêtre, Maman.”

“Un rabbin ? Laurent est Juif ? C’est vrai qu’il a l’air un peu juif quand on y pense.”

“Mais non. C’est un pasteur qui nous mariera. Laurent est épiscopalien”.

“C’est quoi, ce truc ?”

Je haussai les épaules : “Aucune idée. Un peu protestant, je crois. Assez proche des Cathos quand même. C’est américain. Son grand-père avait épousé une Américaine, ou quelque chose comme ça”.

“C’est vrai qu’il a l’air un peu américain quand on y pense.”

“Oh, Maman, arrête !”

“C’est pas une secte, au moins ?”

“Non, non. C’est éminemment respectable. C’est la religion des BCBG aux États-Unis”.

“Alors tout va bien. Ce sera quand même un beau mariage.”

Laurent et moi allâmes voir le ministre de l'église épiscopaliennne. Il nous fallut prendre le train pour Paris – les épiscopaliens ne se bousculent pas en France – puis un taxi vers une verte colline de grande banlieue. Joli presbytère, merveilleuse petite chapelle de carte postale. Le ministre était un gros homme sympathique.

“Regardez-moi ça” gémissait-il en nous montrant les bâtiments. “Mais regardez-moi ça” insistait-il en pointant un doigt accusateur vers une Citroën bleu-acier. “Moi qui ai passé toute ma vie dans des quartiers pauvres, je me retrouve ici, au milieu d'un luxe véritablement indécent.”

“En effet, ça doit être dur.”
Interrompit Laurent avant que j’aie eu le temps de lui enfoncer un coude dans les côtes.

“Mais pourquoi avez-vous changé ?”
lui demandai-je, en espérant que le Révérend n’avait rien entendu.

“Raisons de santé. J’ai été muté par mon évêque. Quand mes nouveaux paroissiens ont vu arriver une vieille Ford Escort qui semblait avoir fait la guerre du Golfe, ils ont été horrifiés, et se sont cotisés pour m’acheter celle-là. Ça part d’un bon sentiment, bien entendu. Ils veulent être fiers de leur pasteur. Ils ne veulent surtout pas qu’on les accuse de laisser tomber leur ministre du culte dans la misère

comme le font les Catholiques...” “Je dis cela sans méchanceté” s’empressa-t-il d’ajouter.

Vu l’âge des fiancés, ce brave homme se rendait compte qu’il pouvait nous faire grâce de la traditionnelle *préparation aux responsabilités du mariage*. Nous parlâmes de choses et d’autres. Laurent lui demanda combien on lui devrait pour la cérémonie.

“Rien en ce qui me concerne mais vous pouvez faire un don à l’église”.

“Il semblerait” ajouta Laurent en souriant “qu’elle ne manque de rien, votre église”.

“C’est vrai, mais je vais vous avouer une petite faiblesse : le bon whisky pur malt. Ça, je l’accepte”.

“Pour votre église ?”

“Pour son représentant. On dira que c’est la même chose.”

“Aucun problème”. Laurent sortit son organisateur. “Alors : une caisse de Lagavulin et une de Dalmore pour le révérend”.

“Oh non ! Pas deux caisses : je pensais à une bouteille.”

“J’insiste. Vous pourrez donner les vingt-trois autres bouteilles à qui vous voudrez”.

“En voilà une idée ! Pas question.”

Il était évident que les deux hommes s'entendaient formidablement bien. L'organiste, par contre, se faisait payer deux mille Francs par mariage, ce qui restait tout à fait raisonnable. On nous le présenta : Robbie Lemanoir, (prononcé Lemanwa) un jeune Californien à la fois empressé et compassé qui, la bouche en cul de poule, avançait en sautillant. Il était mince, blond, de teint mat et s'habillait *simplement*, c'est à dire avec des habits d'apparence ordinaire mais qui coûtaient horriblement cher. Ce jour-là, sur une chemise crème sans cravate, il arborait un tricot rouge et un pantalon kaki visiblement issu de Savile Row.

“*His tailor is rich*” ne pus-je m’empêcher de murmurer à l’oreille de Laurent qui, comme moi, avait l’habitude de juger et jauger le prix et la qualité d’un vêtement au premier coup d’œil. Nous éclatâmes de rire tous les deux et l’organiste, sentant peut-être que nous nous moquions de lui, nous jeta un regard courroucé.

“Nous n’allons quand même pas jouer la *Marche Nuptiale* de Mendelssohn !” énonça-t-il d’un ton pointu.

“Non, quand même pas !” rétorqua Laurent, l’air faussement courroucé, ses gros yeux globuleux sortant presque de leurs orbites. Il essayait de ne pas se remettre à rire mais n’y arriva pas. Je m’écroulai, et le pasteur, par

contagion, se joignit à nous. C'était devenu incontrôlable.

Nos trois "Désolé !" fusèrent en même temps. Debout au milieu de ce salon délicieusement confortable avec ses profonds sièges de cuir beige, son tapis moelleux et ses meubles de style Nouvelle Angleterre qui sentaient bon la cire, Robbie était devenu tout rouge et, je ne sais pourquoi, serrait les jambes et rentrait le bassin comme une fillette qui a envie de faire pipi.

"Nous pourrions peut-être nous rabattre sur *L'arrivée de la reine de Saba* ?" suggéra Laurent, anxieux de tendre une branche d'olivier.

“Fort bien.” Robbie fit demi-tour et, menton en l’air, quitta la pièce.

“Je choisirai quelques hymnes plus tard et vous en enverrai la liste. Vous m’indiquerez vos préférences” ajouta le pasteur pendant que je m’essuyais les yeux. À ma grande surprise, j’entendis Laurent lui répondre : “J’ai toujours aimé le psaume Vingt-Trois. Pas très approprié pour une cérémonie de mariage, peut-être, mais il est bon de se souvenir que la mort est toujours au portail, impatiente de nous entraîner.”

“Bien sûr : pourquoi pas ?”

CHAPITRE DIX-HUIT

Paris, Nantes, Ernée-sur-Mer 1993

Répétition générale. Re-voyage en train. Il avait fallu choisir le garçon et la demoiselle d'honneur. Après moult discussions, nous optâmes pour les propres enfants de Laurent. Urbain revint spécialement de Floride pour l'occasion. C'était un gros jeune homme, type nounours qui arriva à Roissy avec sa non moins grosse petite

amie, type anti-Barbie. La fille de Laurent, Louise, grande, très distinguée, visage allongé, était venue nous rendre visite la veille. À la répétition, elle était magnifique dans une sorte de veste Mao de soie rose, boutonnée jusqu'au cou, et pantalon bleu pâle. Raoul, son mari, avait une bonne bouille et, tic ou habitude, semblait toujours arborer un demi-sourire.

“Vous êtes chirurgien dans quel domaine ?” lui demandai-je, bien que cela ne m'intéressât guère. Simplement, je ne voulais pas me réfugier dans un silence hostile. Nous étions de nouveau chez le pasteur. Il pleuvait, et par une fenêtre on pouvait

voir un gros tonneau en matière plastique vert pâle déborder, côté jardin, dans un gargouillis de fontaine.

“Système digestif.” Répondit le chirurgien. “Il en faut, je suppose”.

Je l’imaginai ouvrant des estomacs de fumeurs dégoulinants de noire puanteur ou rafistolant des intestins pleins de merde.

“Et qu’est-ce qui vous plaît le moins dans votre métier ?” me fit demander le petit diable qui habite en chacun de nous et qui essayait d’effacer du visage de Raoul ce demi-sourire irritant. Échec complet de ma part car il répondit sans hésitation et comme s’il n’avait attendu que cette question-là :

“Le fait de ne pas pouvoir me laisser pousser la barbe”. On voyait dans ses yeux qu’il trouvait cela très drôle. “Les poils sont des jungles grouillantes de bactéries” continua-t-il. “Je ne serais pas contre un règlement qui obligerait les chirurgiens à se raser le crâne, comme Kojak”.

Je lui demandai presque : “Vous aimez les séries télé ?” mais je me retins car, n’y connaissant pas grand chose, je ne voulais pas entamer une conversation semée de pièges.

Je fus, moi-même, la cible de questions et je m’y attendais. “La vérité, toute la vérité et rien que la vérité” m’avait fait promettre Laurent lors d’une préparation en règle ; et il avait ajouté :

“Un peu de courage : mes enfants seront surpris de ton passé et de ta profession, un peu déçus pour moi peut-être, mais ils ne le montreront pas et surtout ils ne t’enverront jamais de ces flèches assassines qu’affectionnent les gens *bien* à l’encontre de ceux qui n’ont pas le même compte en banque. Louise et Urbain sont très corrects, tu verras. Ils savent pertinemment que leur mère et moi étions à couteaux tirés. Ils savent surtout que je t’aime... que je t’aime vraiment, et ils en sont heureux. Quand des croulants comme moi tombent amoureux, c’est du sérieux tu sais...”

Mes amies de l'atelier de couture m'avaient confectionné une robe bleu pâle, très pâle, presque blanche, d'un blanc où aurait lambiné un soupçon d'azur. Au début, bizarrement, je fus un peu déçue du choix de la couleur. Je me rendis compte qu'au fond de moi j'avais toujours espéré – mais c'était trop tard – une robe rose. Pourquoi donc ? Alors, après toutes ces années, je repensai à l'adorable jeune fille que j'avais surprise sur le lit d'une chambre pleine de manteaux et qui, ensuite, était venue aider à essuyer la vaisselle dans la cuisine. Elle symbolisait une vision fétiche de ma jeunesse : l'équilibre, le bonheur quotidien, le fait de se sentir “bien dans sa peau”

comme on dit. Je l'avais rattrapée. J'étais finalement "bien dans ma peau".

Avais-je donc, sans le savoir, espéré que cette robe rose, cette robe du triomphe sur moi-même et sur le destin, allait enfin me donner un visage comparable à celui qui n'avait cessé de hanter mes rêves ? Peut-être, mais d'autre part, le bleu coupait les ponts entre la nouvelle Christine et l'ancienne, car les fantômes de mon passé, tels des rapaces caressés par les derniers rayons du soleil, étaient trop souvent revenus tournoyer dans mon ciel. Ne restaient, à présent, que deux ou trois cirrus.

La coupe de la robe était parfaite, et j'oubliai vite mes réserves. Elle était en satin. Quoi de plus attirant que le satin

bleu pâle ? On a envie de le mordre, de se rouler dessus. Bien prise au torse, la robe s'évasait aux genoux sans descendre au-delà du mollet. Un voile de gaze presque invisible s'enroulait autour des épaules et descendait à la ceinture. Je n'avais pas voulu de traîne. La coiffe, simple comme un bonnet mongol, était du même tissu que la robe. Les essayages, conduits (je dirais presque célébrés) à l'atelier après les heures de travail, nous donnèrent, aux filles et à moi, l'occasion de nous mieux connaître. On riait comme des folles ; comme des fous, en fait, car seul Cyrille avait les clefs de l'atelier. Il devait donc rester pour le fermer. Il se joignait à nous sans façon. J'apportais des chocolats fourrés, des éclairs, des

mille-feuilles et du champagne. Nous sortions de là les pommettes rouges et l'air nigaud.

Ces gâteaux et ce champagne m'avaient d'ailleurs mise en demeure de clarifier ma situation vis-à-vis de Laurent. Devais-je... pouvais-je lui demander de l'argent ? Je m'étais soudain sentie d'une grande timidité à son égard comme si j'étais redevenue midinette, et comme s'il était encore monsieur Debouvier, un gros acheteur venu inspecter les lieux. Je décidai de prendre le taureau par les cornes. "Je n'ai plus de salaire, maintenant" lui dis-je, quelques jours avant les essayages, "et j'aimerais bien offrir le champagne à mes amies. Tu sais

qu'aucune d'entre elles n'a montré la moindre trace de jalousie ? Je voudrais pouvoir les serrer toutes sur mon cœur et les emmener faire une magnifique croisière.”

“En théorie, cela n'a rien d'impossible mais je crois que Cyrille ne serait pas d'accord”.

“Je sais. Alors j'aimerais vraiment leur offrir le champagne”.

Nous étions dans ce que j'appelais maintenant *la maison*. Laurent me regardait en souriant. Il venait de déballer un ordinateur dernier cri et se débattait au milieu des fils et des emballages. Tout à coup, il releva la tête et fit : “Oh !” Il avait pigé. Il se

racla la gorge. Lui aussi, maintenant, était atteint de timidité. “Je vois, je vois...” marmonna-t-il. Puis il éclata de rire : “Voilà un petit problème de plus à résoudre”.

“Comment faisais-tu avec ta première femme ?”

“Quand nous étions ensemble, à l’hôtel ou au restaurant, c’est moi qui payais. Je prenais soin aussi des factures de la maison : taxe d’habitation, taxe de séjour, gaz, eau, poubelles, électricité, assurances, réparations... j’en passe. Les achats au supermarché ? Je ne sais plus. Elle devait utiliser sa carte de crédit. Elle avait une profession, elle gagnait bien sa vie. Alors, si elle voulait une robe,

une paire de chaussures ou même une voiture, c'est elle qui choisissait et c'est elle qui payait”.

Je me dirigeai vers la cuisine et commençai à préparer une tasse de thé. Chaque fois que Laurent et moi avions une conversation sérieuse, nous la conduisions en prenant du thé autour de la petite table en fonte.

“Tu as un compte en banque ?” demanda-t-il dès que nous fûmes installés.

“Non. Seulement un CCP”.

“Pourquoi seulement ? C'est très bien, le CCP. Et tu gagnais combien vers la fin ?”

“Vers la fin comme vers le début : le salaire minimum.”

Laurent but lentement une gorgée de thé. “Dès que nous serons mariés, je demanderai à ma banque de procéder à des virements sur ton compte. Que dirais-tu de trois fois le SMIC tous les mois ? Ce sera de l’argent de poche, car pour le reste, c’est à dire les factures, tu n’auras à t’occuper de rien. Tu es d’accord ?” Je devins rouge comme une tomate et fis “oui” de la tête.

“En attendant” continua Laurent “il faut que tu te sentes à l’aise.” Il fouilla dans son portefeuille et en retira environ deux mille Francs. “Voilà pour le champagne, en tous cas”. Je ne savais plus où me fourrer. Il me prit la main

par-dessus la table et prononça lentement et distinctement : “Je comprends. Moi non plus je n’aime pas parler d’argent.”

Je sentais qu’il disait vrai. J’avais rencontré des gens riches obsédés par l’argent, y compris par des sommes aussi modestes que l’achat d’un grille-pain : syndrome assez courant paraît-il. C’était peut-être le véritable aristocrate qui, en Laurent, répugnait à ressasser le sujet.

Mon dernier essayage fut un peu triste. Je regardais cet atelier qui, pour un profane aurait semblé en désordre avec des barres de fer qui couraient de poste de travail à poste de travail, des morceaux de tissus apparemment jetés

négligemment sur les tables, et des corbeilles dégoulinant d'échantillons comme autant de cornes d'abondance... mais ce profane aurait eu tort : tout était exactement disposé pour accomplir un travail efficace. Je humai, pour la dernière fois, l'odeur de coton, d'huile de machine à coudre et de fine poussière qui m'avait accueillie tous les matins pendant dix ans. *Nostalgie ridicule*, pensai-je. Mon travail m'avait plu mais je l'avais accompli avec moins d'enthousiasme que si j'avais été archéologue, violoniste, gymnaste ou... mannequin. Ce dont j'avais peur – et je m'en rendais vaguement compte à ce moment-là – c'était de perdre contact avec la réalité. Chacun vit dans son

petit monde. Les animateurs de boîtes de nuit s'étonnent que nous ne connaissions pas tous les tubes du moment. Les conducteurs de TER pensent que la planète s'arrêtera de tourner si l'on découvre que le 13h35 de Dax à Albi a trois wagons au lieu de quatre, mais l'univers des riches est psychologiquement le plus étroit, le plus isolé de tous. Il ne se prête guère aux éclosions de grandes amitiés.

*

Laurent parut à la répétition dans un magnifique costume de Saville Row qui avait dû lui coûter à peu près trois mois de mon ancien salaire. Je me penchai vers lui et murmurai : “*Your tailor is rich.*”

“Oh, je t’en prie, ne recommence pas, sans cela on va droit vers un autre fou-rire et on va se mettre l’organiste à dos” ...car, cela va de soi, il était bien présent à la répétition, notre organiste, jouant avec brio « L’Arrivée de la Reine de Saba ». Je me sentais un peu coupable envers lui. Il ne nous avait fait aucun mal et je ne voulais pas qu’il devienne, même temporairement, notre souffre-douleur. J’allai le trouver. Il me vit arriver et me regarda par en dessous comme un chien qui, craignant d’être battu, baisse les oreilles et rentre la queue entre les pattes. Cela faillit me redonner ce fou rire que Laurent et moi souhaitions tant éviter.

“C’était superbe” lui dis-je sincèrement. “Vous jouez vraiment bien. C’est quoi comme instrument ?”

“Ça ? C’est un Dunan. Il a été fabriqué à Villeurbanne...” Il était parti. J’en appris plus sur les orgues en un quart d’heure que dans tout le reste de ma vie. Je me contentai d’opiner du chef et de grogner mon approbation de temps en temps. Il commençait à penser que j’étais une femme formidable puis, lorsque je mentionnai mon sincère enthousiasme pour Peter Hurford ce fut du délire. Il me parla des grands organistes qu’il avait admirés dans sa jeunesse : Power Biggs et Helmut Walcha entre autres. Nous nous quittâmes meilleurs amis du monde.

CHAPITRE DIX-NEUF

Ernée-sur-Mer 1993

Le grand jour arriva. Laurent avait loué une Cadillac blanche, millésime 1957 je crois, avec chauffeur, pour venir me chercher. S'y engouffrèrent aussi ma mère et mes deux meilleures copines d'atelier. La mairie est sise dans une ancienne maison bourgeoise dominant ce qui, au XVIIIème siècle, fut un parc délicat où, parmi les ronces et les buissons, on peut encore trouver des statues de femmes presque nues ramenant pudiquement un triangle de voile sur les endroits stratégiques. Ensuite, nous aurions trois cents

kilomètres à faire pour aller à l'église épiscopaliennne de Paris.

Pour atteindre cet hôtel de ville atypique, il faut monter les flancs d'une colline sur un chemin de terre en épingles à cheveux. Les arbres tournaient au rouge. Il faisait froid, et on avait presque l'impression qu'il allait se mettre à neiger. Bientôt apparurent la blancheur de la façade et celle de bâtiments annexes posés sur d'impeccables pelouses où se détachaient aussi quelques érables savamment disposés par des paysagers cent-cinquante ans plus tôt. On se serait cru dans l'un de ces films lents, embués de nostalgie tournés en Nouvelle-Angleterre ou dans le

Dixieland ; films qu'on regarde peu en France. On leur préfère les scénarios d' "action", ne serait-ce, disait Laurent, que pour se donner ensuite le plaisir d'accuser l'Amérique d'être essentiellement un pays de violence.

Nous étions en avance. L'adjoint au maire nous fit entrer dans une grande salle d'attente aux bancs vaguement rembourrés de minces coussins en cuir noir et dur. Les enfants et petits-enfants de Laurent nous y rejoignirent. Nous parlions peu, gênés de part et d'autre.

Je fus soudain pressée d'en finir. Je me sentais molle, fatiguée à l'extrême. J'aurais voulu renverser légèrement la tête en arrière, fermer les yeux et

disparaître, ou tout au moins, faire disparaître tout cela. Pourquoi Laurent avait-il voulu un mariage aussi traditionnel ? Nageant dans le bonheur, j'avais tout accepté sans discussion. Mon désir d'une cérémonie civile à six heures du matin avait été pris comme une boutade. En général, ce sont plutôt les femmes qui insistent pour une cérémonie "avec tout le tralala" comme disait ma mère. Le fait que Laurent ait sincèrement voulu m'épouser me suffisait et me satisfaisait complètement. Enfin, me disais-je, tout cela sera bientôt fini et nous pourrons recommencer une vie normale.

Recommencer ? Non, bien sûr : commencer. De quoi est faite la vie normale d'une femme qui n'a jamais été mariée et n'a jamais eu un décent niveau de vie ? Devrais-je me substituer à l'employée de maison que Laurent faisait encore venir cinq jours par semaine ? Cela ne m'aurait pas dérangée le moins du monde. Ce qui m'aurait dérangée, par contre, eût été de l'envoyer au chômage. Devrais-je rejoindre des associations caritatives, aller rendre des visites à des malades, aider à ramasser des vêtements pour l'Armée du Salut ? Je fermai vraiment les yeux et renversai la tête. Quelle aurait été ma vie si ma mère n'avait pas été si pauvre, si j'avais réussi aux examens, passé mon Bac, continué à

l'université, et si je n'avais pas eu un visage ingrat ? Quel aurait été mon but dans la vie, ma vocation, ce pour quoi je me sentais faite ?

“Tu peux me regarder dans les yeux et me dire que c'est bien toi qui as écrit cela ?”

“Oui, Monsieur, c'est bien moi.”

Je pourrais... je pourrais écrire des poèmes. Je ne le dirais qu'à Laurent et j'essaierais de me faire publier sous un faux nom. Je resterais discrète à ce sujet, car on se moquerait peut-être de moi, tout comme, par ignorance et stupidité, on se moque des danseurs de ballets. Et puis aussi, ne jamais oublier que « nul n'est prophète en son pays ».

Pour la plupart d'entre nous, en effet, il est difficile de croire qu'une personne côtoyée fréquemment puisse posséder une quelconque forme de talent. Oui, la poésie : je découvrais ma vocation en un éclair. Voilà ce que j'avais inconsciemment voulu faire toute ma vie, et ma vie, ma vraie vie, allait commencer le lendemain.

Je rouvris les yeux et sentis un malaise dans la pièce. On s'était tu. Il y avait des soupirs d'impatience. Je regardai l'horloge murale : Laurent était en retard.

“Passons dans la salle des mariages” suggéra l'adjoint. “Préparons-nous : cela donnera à Monsieur Debouvier le temps d'arriver. Il a probablement eu

des empêchements de dernière minute.”

Tête baissée, nous nous rendîmes lentement vers cette salle en traversant un parvis balayé par le vent. Je remontai autour de mon cou les revers d'un manteau imaginaire. Nous donnions l'apparence de nous diriger vers un enterrement. Dans le vestibule, Louise, ayant repéré un téléphone public, s'excusa : “Cela m'inquiète” dit-elle “Il aurait dû nous prévenir maintenant”. Deux minutes plus tard, elle revint, l'air soucieux : pas de réponse. Il avait donc quitté la maison. Elle avait quand même laissé un message, demandant à son père de rappeler la mairie d'urgence.

Nous prîmes nos places dans un silence impressionnant, souligné du seul chuintement des robes contre les bancs de bois ciré et les accoudoirs. A aucun moment je ne songeai que Laurent aurait pu changer d'avis, avoir eu peur de s'engager solennellement avec moi, ou qu'il soit parti se réfugier au Brésil. L'odeur de parfums discrets et terriblement chers se mêlait à celle des fleurs posées dans de grands vases de chaque côté du bureau où trônait le maire, un petit homme enjoué et sautillant qui décida, à un moment donné, de se glisser dans une énorme écharpe tricolore dont la diagonale lui barrait le torse. Le temps passait avec une lenteur monastique.

Finalement, le maire se racla la gorge. “Mes chers amis, j’ai malheureusement un autre mariage à célébrer dans un peu moins d’une demi-heure. Espérons que tout cela ne soit qu’un incident sans importance et que nous pourrions y remédier plus tard. Je suis désolé mais je dois vous demander de retourner chez vous. Tenez-moi au courant, s’il vous plaît.”

Nous sortîmes de l’hôtel de ville comme d’un mauvais rêve, hébétés, désorientés. Louise retourna vers le téléphone et décommanda la cérémonie religieuse ainsi que le dîner que Laurent avait réservé à Paris, puis elle promit de régler la note de toute façon.

La Cadillac nous ramena chez nous. “Mais enfin, que s’est-il passé ?” ne cessait de miauler l’une des deux anciennes collègues que nous avions prises avec nous. Au début je répondais “Je n’en sais rien Michelle, je n’en sais rien” mais, véritable scie, elle répétait cette question comme une litanie. Bien que j’eusse fortement envie de l’étrangler, je me contins pendant tout le voyage et tournai la tête vers la vitre sans répondre. Il s’était mis à pleuvoir. Dans les champs, rapidement recouverts d’une luisante pellicule d’eau, des pies s’activaient à la recherche de vers de terre.

Je fus étonnée, en rentrant, de voir que la porte d’entrée n’était pas fermée à

clef. Alors que je passais dans la cour, les chiens, trempés jusqu'aux os, m'avaient accueillie non pas avec leurs démonstrations de joie habituelle mais avec des aboiements aigus. Ils se précipitèrent avec moi dans la maison mais continuèrent à aboyer et à se comporter si violemment qu'ils me firent presque peur. Ils couraient vers la porte du jardin, se mettaient debout sur leurs pattes arrières et secouaient les vitres avec celles de devant puis ils repartaient en courant dans les pièces du rez-de-chaussée, renversant sur leur passage des chaises et la table à thé.

J'ouvris la porte du jardin qui, elle non plus, n'était pas fermée à clef. Laurent n'avait jamais quitté la maison. Cœur

battant sous la pluie battante, je m'avançai entre les buissons dégoulinants de l'allée centrale. Ma robe de mariée s'effondrait sur moi comme le pelage d'un chat angora jeté à l'eau. Pyrrhus et Xénophon bondissaient en gémissant... puis je vis l'escabeau d'aluminium tombé sur le côté et le corps flasque de Laurent pendouillant et oscillant sous les branches du plus gros des arbres. Je perçus la position de la tête grotesquement relevée sur le côté au-dessus d'un cou anormalement dénudé, puis le sombre costume de mariage et enfin les chaussures qui rassemblaient l'eau coulant sur l'habit et se transformaient en gouttières... Je m'enfuis vers la maison. Le monde

était devenu noir. Les objets, les bosquets n'en émergeaient que sous la forme de contours indécis. Je trébuchai sur les marches et rentrai m'effondrer sur une chaise.

Il faut faire quelque chose, n'arrêtais-je pas de penser, mais quoi ? Le SAMU ? Un peu tard semble-t-il. La Police ? Louise ? J'étais paralysée. Sur la table gisait une petite enveloppe à bulles adressée à Laurent et ouverte à la hâte. Il en sortait une cassette audio avec un papillon collé dessus : *pour toi "chérie"*. J'eus soudain très froid et je frissonnai. Ainsi, au lieu de laisser une note ou une lettre de suicide, il avait enregistré son message. Mais pourquoi mettre *chérie* entre guillemets ?

Tremblant comme une feuille, respirant avec difficulté, j'insérai à grand mal la cassette dans la chaîne et, après m'être trompée une ou deux fois, arrivai à faire partir l'enregistrement. Je m'attendais à la voix de Laurent. Je hurlai presque de frayeur en entendant ma propre voix puis celle de ma mère. Je reconnus, aux légers déclics, changements de tons, différences de bruits de fond et autres indices familiers, l'un des savants montages de Paulin.

Moi : “Salut Maman, tout est enfin arrangé !”

Maman : “Alors, ça y est ? Tu vas vraiment l'épouser ta vieille tortue ?”

Moi : “Ouais, il est complètement tombé dans le panneau. Dans dix ans je divorce et j’empêche le tiers de sa fortune. C’est pas formidable, ça ?”

Maman : “Félicitations : tout marche comme sur des roulettes. Et s’il meurt avant dix ans ?”

Moi : “Là, je perds l’héritage mais je garde l’usufruit de la maison, et comme j’aurai mis un peu de côté tous les mois, ça permettrait de voir venir.”

Maman : “Bonne chance .”

Moi : “Allez, quelques années à passer avec ce vieux con, ça vaut mieux que l’atelier, et après, je suis libre comme l’air.”

J'eus tout juste la présence d'esprit et le courage de retirer la cassette. Devais-je la détruire ou l'envoyer à la Police ? Je me forçai douloureusement à penser avec logique et me décidai pour la destruction. Paulin s'en tirait mais moi aussi car avec la soi-disant "justice" ce sont les innocents qui souffrent, et les coupables qui s'attirent la sympathie de tous. Si je leur faisais écouter cet enregistrement, les enfants de Laurent décideraient-ils de me faire confiance, ou de croire à cette infecte calomnie ?

Je fourrai la cassette et son enveloppe dans mon minuscule sac à main de mariée, bleu pâle lui aussi et recouvert de discrètes paillettes, puis j'appelai la

Police. À ce moment, j'entendis la grille de l'entrée grincer sur ses gonds. Louise, Raoul, Urbain et son amie arrivaient...

ÉPILOGUE

Nantes 2003

En semaine, je commence normalement à sept heures du matin. J'arrête à dix heures. Je reprends à seize heures et je rentre chez moi vers vingt heures. Le mercredi, je fais de huit à douze et de deux à six. Le samedi de sept à dix seulement. Quand j'arrive au travail, j'entends presque toujours des airs d'opéra. L'un des instituteurs a horreur de travailler à la maison : il tient à séparer complètement sa vie

professionnelle de sa vie familiale. Il arrive donc, lui aussi, vers sept heures et reste souvent dans sa classe en fin d'après-midi jusqu'à ce que le concierge le mette à la porte. Avant que les élèves arrivent, ou après leur départ, il met de la musique : toujours des opéras. On se prête mutuellement des CDs. Comme tant d'autres, il se demande pourquoi une amoureuse de musique classique fait un travail de "technicienne de surface" mais je ne lui ai pas raconté ma vie.

Les accents désespérés de Violetta ou de Lucia virevoltent parmi les chocs du seau d'eau contre le sol, les bruits de

succion des rouleaux à essorage ou le grattement des brosses contre la céramique des toilettes. Ils disparaissent complètement sous le grondement d'un aspirateur ou d'une cireuse électrique. Parmi ces accents et ces bruits passent parfois, tels des anges ou des djinns, de vieilles phrases, des phrases vieilles de dix ans, banales et, pour tout autre que moi, idiotes... mais qui, obstinément, refusent de s'en aller :

“Comme tu as les mains douces et chaudes !”

“Et toi, les mains fraîches !”

J'essuie une larme sur ma joue. Ma collègue s'inquiète : "Qu'est-ce qui ne va pas ?"

"J'ai très mal... au dos."

"Assieds-toi, je vais terminer ton travail."

"Non, non, je t'assure, c'était une douleur passagère. C'est fini maintenant. C'est vraiment fini !"

